
PIERRE GUÉGUEN

BRETAGNE

TYPES ET COUTUMES

DESSINS ORIGINAUX DE
MATHURIN MÉHEUT



A PARIS
AUX ÉDITIONS DES HORIZONS DE FRANCE
39, RUE DU GÉNÉRAL-FOY
1930

BRETAGNE
AU BOUT DU MONDE

PIERRE GUÉGUEN

BRETAGNE

AU BOUT DU MONDE

TYPES ET COUTUMES

DESSINS ORIGINAUX DE
MATHURIN MÉHEUT



A PARIS
AUX ÉDITIONS DES HORIZONS DE FRANCE

39, RUE DU GÉNÉRAL-FOY

1930

*Copyright by Horizons de France 1950.
Tous droits réservés pour tous pays.*

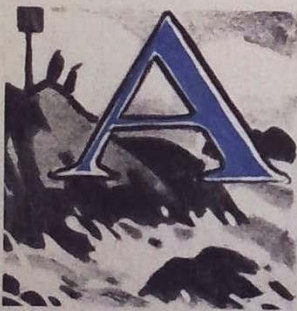
AVERTISSEMENT

LE nom du poète et le nom du peintre qui ont collaboré à ce livre, assurent au lecteur qu'il trouvera ici, au lieu d'une Bretagne stéréotypée et poncive, des visions neuves d'un antique pays. Mais il est bon de l'avertir que la Bretagne de Pierre Guéguen n'est recouverte que très librement par celle de Mathurin Méheut, son illustrateur. Étant donné l'originalité du peintre et du poète, nous ne pouvions demander à chacun que de rester fidèle à lui-même. Néanmoins, si diverses que soient les expressions des deux artistes, elles ont en commun l'éclat à la fois raffiné et violent qui est le propre de l'imagination celtique, de telle sorte que si la Bretagne qu'ils nous offrent est admirablement complexe, elle n'en est pas moins une patrie unique dont les images multiples n'épuisent pas l'âme.



VUE COSMIQUE DE LA BRETAGNE

Par la porte dérobée du rêve



U détour des heures nocturnes, mystérieusement échappés à notre oblongue paroi par la porte dérobée du rêve, nous errons loin de nous-mêmes, en des lieux inouïs dont le plus souvent, au retour, nous ne gardons aucun souvenir, si ce n'est un lambeau de couleur, un infinitésimal grain de musc, comme pour mieux dépiter notre mémoire....

Mais ce matin-là, au contraire, je rentrai dans mon corps tel un pêcheur qui vide en vrac sur le carreau, dans une cascade d'écailles, tous les feux de l'arc-en-ciel des mers.

Pêcheur, en effet, j'avais navigué depuis minuit avec des compagnons bizarres qui s'appelaient des *clim* (pourquoi ce nom ? sans doute parce que vibrant et mouillé), dans un lieu infiniment nul, qui s'appelait le *Grand Climax*.

Ce n'était pas une terre, une mer, un ciel... c'était quelque chose fait de rien. Chacun des *clims* et moi-même étions d'ailleurs réduits à une telle ténuité, que nous nous déplaçons dans ce rien avec une élasticité parfaite et une placidité absolue.

Peut-être avions-nous un peu froid, un peu noir, mais aucune maman clim n'était là pour nous en donner l'idée, comme lorsque les enfants sortent voir les feux d'artifice du quatorze juillet.

Pourtant, quel quatorze juillet gigantesque sous nos yeux ! Toutes les constellations avaient illuminé comme des palais en fête. Des Galaxies flottaient, bannières étoilées. Des Novæ épanouissaient leurs feux de Bengale mauves ou roses. Des comètes fusillaient le ciel de chandelles romaines.

Un clim s'écria soudain : *Le Père revient!* et tous frémirent d'aise. Je vis alors, à l'orient, se lever le soleil, notre soleil, car je le reconnus à je ne sais quelle vibration filiale.

Un autre clim dit : *Voici la Mère!* et j'aperçus en effet, écorce mi-claire, mi-obscur, duvetée d'air, notre mère la terre gravitant dans l'espace.

Instinctivement je m'élançai vers elle, la survolai de près, ravi de voir si bien, d'un seul regard, ses merveilles.

...L'Amérique, devant moi, virait dans le noir. Par milliards, des volts d'oiseaux lumineux prenaient leur faction dans les lampes.

Les gratte-ciel devenaient des damiers d'or et d'ombre et les projecteurs, de leur lance de feu, éteignaient pour une minute l'incendie de la nuit...

Mais vers l'Europe, l'aurore, la fille de chambre aux doigts de rose, enlevait une à une les housses du brouillard et frottait la vitre aérienne d'une pâte dorée. L'Atlantique vert et sapide semblait un océan de feuilles d'eau, de crudités.

Bientôt des oiseaux naquirent, des panaches jaillirent de fissures invisibles, et, menhir énorme couché de tout son long sur la prairie des mers, s'avança vers moi, dans les micas du matin, ma Bretagne natale !

La Bretagne vue du Grand Climax

Quel homme a le bonheur de contempler ainsi face à face le visage de son pays, sans qu'un seul trait lui en échappe ?

L'exaltation du pèlerin d'infini qui, du sommet d'un mont, se sent au moyeu d'une roue d'horizons, je la retrouvais magiquement centuplée. La joie de l'aviateur qui surplombe le corps de la terre et la connaît couchée, je l'éprouvais ; mais pas un détail ne m'échappait de la géante !

Seul, l'enfant penché sur une carte en relief, qui caresse du doigt les montagnes, époussète les vallées, pouvait rivaliser de bonheur avec moi ; mais cette vue concrète des cartes n'est qu'une convention, une abstraction perfide, à laquelle aucune réalité personnelle ne s'accorde. Où retrouver, dans ces bosses et ces creux, au cent-millième, l'enclos de la ferme pareil à une panerée de fruits, ni les bonnes gens, marionnettes du village ?

Au contraire, devant mes yeux élastiques de clim, ces yeux-bottes-de-mille-lieues, ma patrie s'offrait dans sa réalité totale et parfaitement visible.





Là-bas, marquant la limite de sa grande pierre tombée et la séparant légèrement des autres roches de l'ouest, les normandes, les mancelles, les vendéennes, je suivais une file de seuils spongieux, des sables du Mont Sant-Mikel aux bancs de Basse-Loire.

Le printemps avait posé, dans la petite Hollande des marais de Dol, non ses tulipes, mais ses pommiers en fleurs, et leurs aérostats de pétales, leurs crinolines blanches et roses, se succédaient, cortège de jeunes filles, peuple frais de joues, de seins, de suavités.

L'Arghoat

Toute la presqu'île était rajeunie par leurs guirlandes ravissantes. Elles fleurissaient l'ovale pays de Rennes et, par le pertuis d'Uzel, pénétraient dans celui de Chateaulin, plus étroit, plus breton.

Dans ces terres austères de l'Arghoat, les vergers devenaient plus rares. Les tourbières, les landes l'emportaient et les pommiers semblaient moins de rieuses « mariées de village » que des présences du ciel prosternées, figurant quelque Salutation angélique.

Autour, les monts s'affaissaient plutôt qu'ils n'escaladaient la nue. Ils allaient par couples d'est en ouest : Menez et Arrée, Landes de Lanvaus et Montagnes Noires.

Est-ce d'avoir vécu les premières aurores du globe, d'avoir été les Alpes de l'Occident ? Est-ce d'avoir connu de gigantesques pommiers, contemporains de ceux d'Eden, et des volcans, dont les coquelicots écarlates fleurissaient des boutonnières de porphyre ? Ils tiennent visiblement d'une grandeur passée cet air de songe. Sous des immensités d'ajoncs et de bruyères aussi violemment bigarrées qu'un caparaçon bigoudène, ils sont pareils à des bêtes couchées là dans une usure et une lassitude de pierre grandioses.

On dirait qu'à mesure que la terre vieillit, la nostalgie lui vient de son enfance. Les souvenirs de la faune fabuleuse d'autrefois la hantent et, à force d'évoquer les sauriens qui frôlèrent ses prêles arborescentes, les flottés de cétagés qui mouillèrent dans ses mers, elle se met à leur ressembler. Mille ans par mille ans, elle mime un peu mieux leurs formes, jusqu'à n'être plus qu'une étonnante et placide procession de mastodontes montagnoux, en marche vers l'abreuvoir marin.

L'Armor

De même qu'à l'extase des pommiers, je m'arrache avec peine à l'extase des monts. Les caprices de mon vol me donnent les mêmes effets imprévus qu'un filmeur habile sait tirer de sa mitrailleuse à pellicules, selon qu'il l'oblique, la couche, ou la culbute. J'aperçois maintenant ma Bretagne debout, vrai menhir monstrueusement taillé, cornu de caps, plissé de rides, et posé droit contre la muraille de la mer.

Comme elle m'apparaît surtout marine, ainsi encastrée dans ce mur d'émeraude ! Et parce que je fixe ses coches côtières innombrables, je la trouve la plus singulière et la plus biscornue des figures de la terre.

On dirait une hure formidable, à peine étranglée entre la baie de Saint-Brieuc et le golfe de Vannes, — la tête abracadabrante d'un sanglier hercynien, cousin du sanglier des Ardennes.

Ou plutôt c'est un buisson inextricable de crustacés de granit, débordant en une infinité de péninsules effilées : les Port-Navalo, les Locmariaquer, les Quiberon, les Port-Louis, les Logonna, les Cap de la Chèvre, les Abervrac'h, les Primel, les Locquirec, les Ploumanac'h, les Sillon du Talbert, les Fréhel, les Meinga : toute une forêt de pattes de homards, d'îles longues, de presque îles pointues. Tandis que les pinces puissantes, la segmentation des flancs, sont le pays de Saint-Nazaire et d'Herbignac, le croissant de Sarzeau, Fouesnant, les terrasses du Raz et du Van, le trident de Crozon, les crochets du Loonois, les déchiquetures du Trégor et du Dinanais.

Images à jeter sitôt que pressées, dynamismes verbaux bons pour des climats rapides, et non majestueuses évocations à la François-René de Chateaubriand, vicomte de Combourg, duc du Grand-Bé, père des horizons de l'ennui. Ce Celte magnifique fut la dernière incarnation de Merlin, au bord de la mer d'Occident.

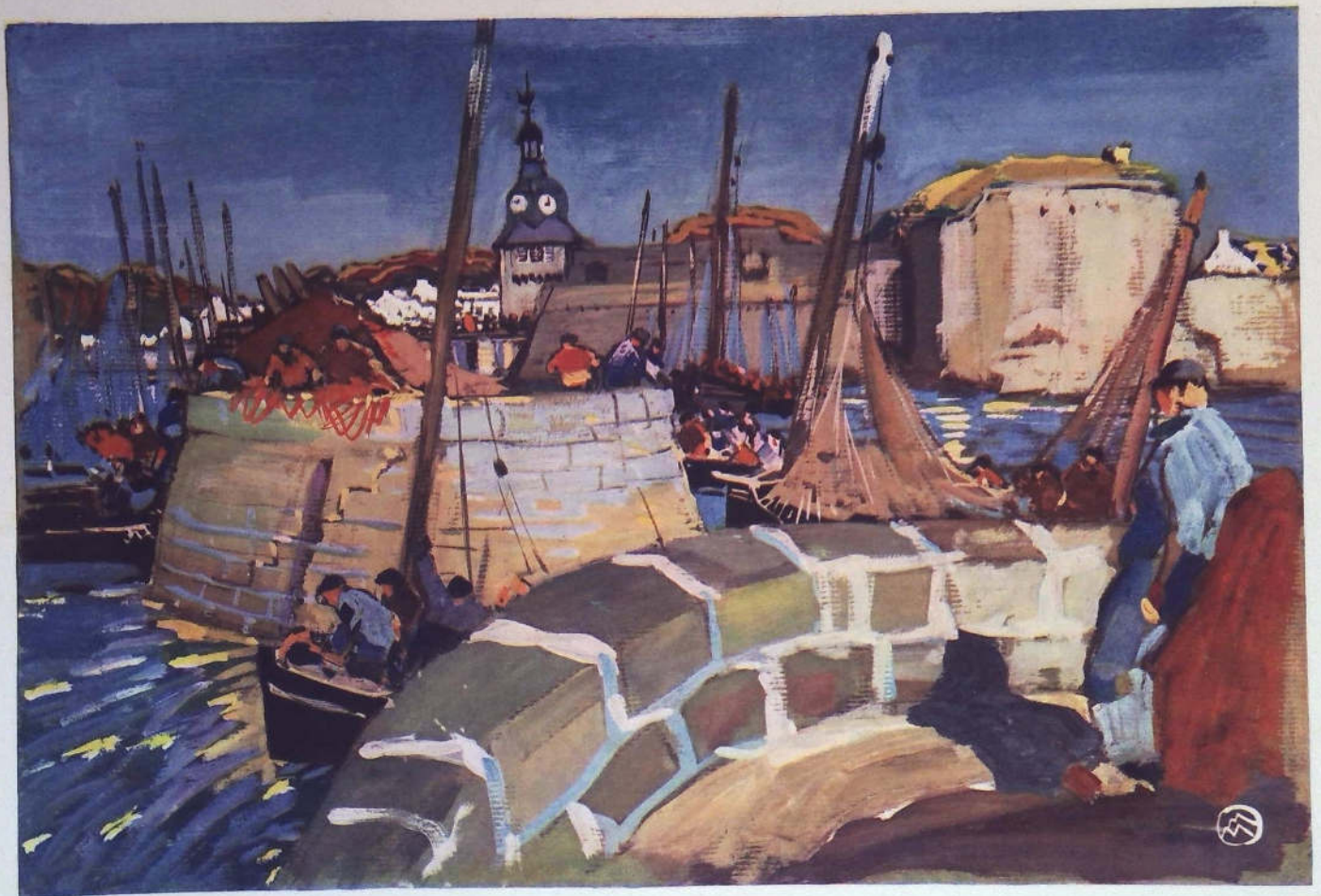
Ah ! que Viviane est toujours vivante, avec ses robes d'eau, ses cheveux d'eau, ses yeux glauques, ses bonds de panthère. Et le Merlin réel, ce n'est plus tel homme au verbe magique, rituel moulin à images, machinateur de livres à rêver : c'est bien cet Armor couché dans le lit de la mer, et qui a renoncé jusqu'à son nom pour prendre celui de son épouse, comme au temps des reines Mèhves et des polyandries, quand dominaient les druidesses, avant le mystérieux cycle de Ram.

Elle a déjà enterré bien des époux, la ruisselante ! Son incessante danse, ses appels, ses sourires, ses coups d'œil aguicheurs et ses cruels baisers de sel, sa fulmination d'écume : tout ce branle massif et meurtrier, elle le mène sur les tombes mêmes de ses amants terriens.

Les îles et les îlots sont les survivants d'un sérail de schistes trop tendres qui maintenant gît à vingt brasses. Houat et Houédic, Belle-Isle, Groix, les Glénans, Sein, Molène, l'île Vierge, Siek, Batz, Callot, Milio, les Triagoz, les Sept Îles, Saint-Gildas, Er, Bréhat, les Léjongs, seuls ont tenu bon....

Le charme des îles est-il donc un charme amoureux ? Je vois la vague qui les embrasse avec passion ; je vois leurs chairs noués. J'ouïs le vent chuchoter ces paroles que les oreilles des coquillages n'oublient plus. J'ouïs la mer gémir d'un sombre bonheur, de soupirs insatiables !

Son innombrable corps, si lisse et si véloce, aime partout à la fois. La voici qui remonte les chenaux, les rivières, jusqu'à huit lieues. Il faut qu'elle goûte aux villes : elle sait l'odeur de chacune, et si Nantes a encore quelque suint négrier, Auray du sang bleu, Quimper des magnolias roses, Morlaix des doigts de tabac bagués par la Régie, Lannion quelque haschisch vert, Tréguier son paludisme subtil....





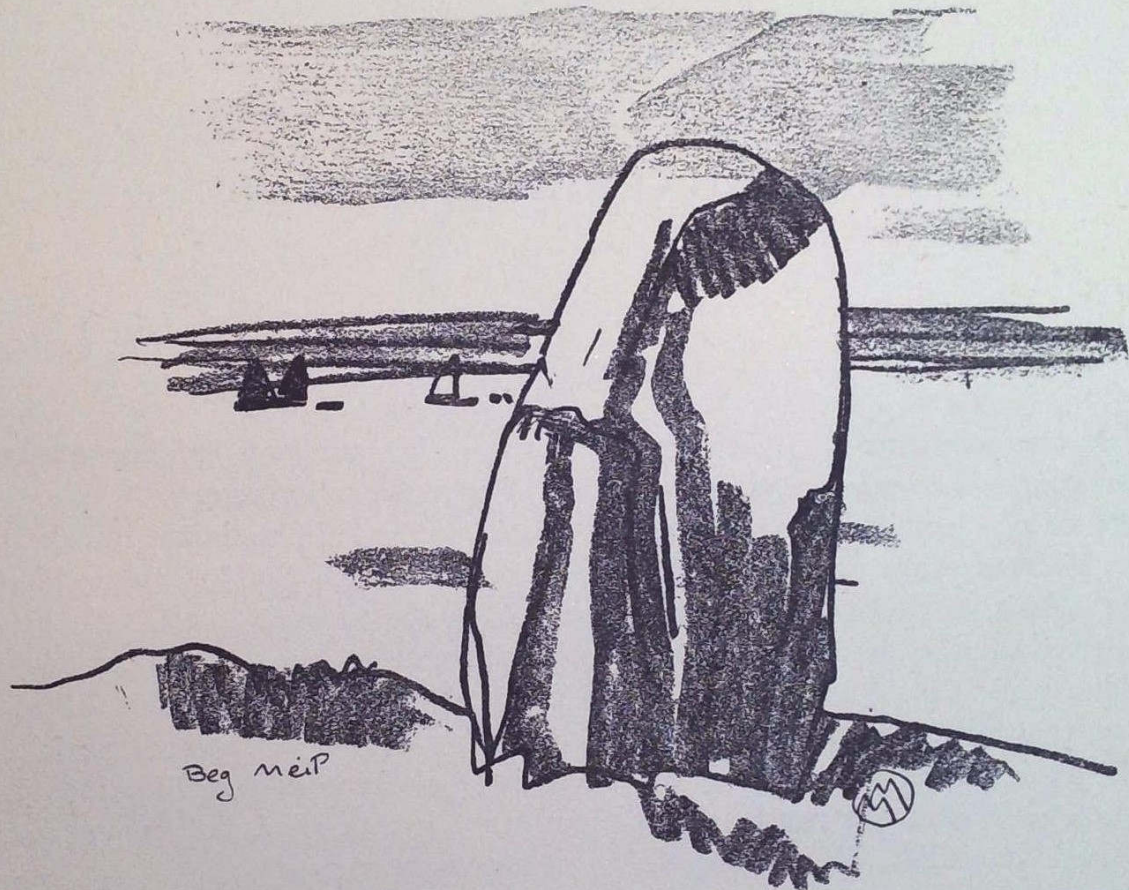




Pourquoi mon regard de clim n'a-t-il pas sauté ce pays de Lannion? Mais comment mon cœur l'aurait-il permis! Mon rêve s'est alors trouvé prolongé au delà de toute limite et a revécu mon enfance.

Subitement je ne fus plus un clim; je devins un enfant d'Armor, joufflu, aux grands yeux naïfs et noirs, dont les regards n'ont pas eu besoin de grandir. Du premier coup ils ont su plonger aux creux des calices; mais titubants de suc, dorés de poudre, ils ont mis longtemps à apprendre le miel et ne sont revenus à la ruche que par le chemin des écoliers.

Regards de mon enfance, vous n'avez pas dit tous vos secrets, vous n'avez pas encore viré toutes vos images. Laissez que je pénètre dans votre chambre obscure pour y retrouver, avec mes jeunes ans, ma Bretagne bien-aimée.



PHOTOGRAPHIES D'ENFANCE

Portrait d'une vieille bretonne

C'est une paysanne de Ploubezre qui s'est penchée sur mon enfance, et dans les coulisses confuses de mes premiers souvenirs, je retrouve son visage.

Elle ne m'a jamais connu que tendre et potelé ; je ne l'ai jamais vue que décharnée, ravinée. Naïvement, je pensais qu'elle avait toujours été ainsi, que la terre de Ploubezre, un jour, s'était entr'ouverte mystérieusement et qu'elle en était sortie, telle que je la voyais, avec sa robe de futaine et son visage taillé au couteau dans du buis. Seulement, si quelque génie l'avait ainsi projetée des flancs de la terre, elle avait dû, à peine apparue, tant elle était scrupuleuse et vaillante, saisir une bêche et boucher l'abîme.

Elle avait eu des enfants, je le savais, mais je n'y croyais pas. N'était-je pas son petit garçon ? N'était-elle pas la chaise vivante où je m'asseyais, où je me redressais pour toiser l'immédiat, où je mangeais, vagissais, m'endormais ?

Plus grand, je n'usais pas moins d'elle. Je vivais dans son ombre, je gravitais autour de sa tendresse. Je l'ai examinée des années, empan par empan, et mes yeux ont imbibé leur aurore de toutes les larmes qui ne coulaient plus, mais qui avaient façonné si tragiquement son visage.

Le cou des vieilles femmes, surtout, est une tige terrible ; leur tête un fruit d'hiver... Brusquement, tu jaillis de la mort, à travers trente ans d'épaisseur,





 CALVAIRE ET CHAPELLE S^TGONERY. C-D-N

chère tante Annan, et je retrouve dans ta figure jaunie un ton rose oublié, le rose vineux de tes pommettes, deux linges de peau si minces que tout le vin noir et la lie du sang les détrempaient.

Tu gagnais ton long corps dans un cotillon court et dans un justin en drap épais, sans col, si rigide qu'il avait l'air d'attendre une cuirasse ou la décollation.

Le dimanche, tu t'habillais d'une étoffe noire encore, et avec ton châle noir au losange sans broderies ni franges, cachant ses pointes sous le devantier du tablier noir, avec tes souliers de prêtre, tu semblais une pleureuse à qui ne manquait que la cape des enterrements : cette grotte à longs plis, cet antre de deuil, qui se meut lentement sur la route du cimetière. Mais tu la mettais au moins une fois la semaine. Les bonnes gens mouraient assez régulièrement, ne voulant pas laisser chômer le brave homme qui, dans le sapin frais et vinaigré, rabote de si blanches boîtes de nuit.

Comment, au sommet de cette tour noire, la figure d'Annan aurait-elle celé quelque trait de sa tristesse ? Ses yeux n'avaient plus toute la transparence de leurs regards ; on eût dit qu'ils se dépolissaient chaque année et économisaient leur lumière intérieure, sauf pour moi, son petit enfant, qui allais chercher au fond de leurs globes des floraisons anciennes, pétrifiées sur leur tige, mais non fanées.

Le vieux bois de son front, de ses joues, de son menton, était gravé comme de mystérieux caractères oghams, qui composaient un poème runique sur la vieillesse.

Imaginez alors, dans cette inoubliable décrépitude, le contraste de la jeune coiffe lannionnaise, à la délicate orfèvrerie, au nuage de neige ténue, dont les cristaux grossis s'alignent bien visibles, en lunules de tulle.

C'est l'audace d'une pareille blancheur, d'un tel éclat froid, de ces courbes d'ange, couronnant une pauvre chair battue des éléments, des douleurs et de l'âge, qui donne au masque des paysannes sa nudité, sa crudité impitoyables, ces traits sans tricherie de Jugement dernier.

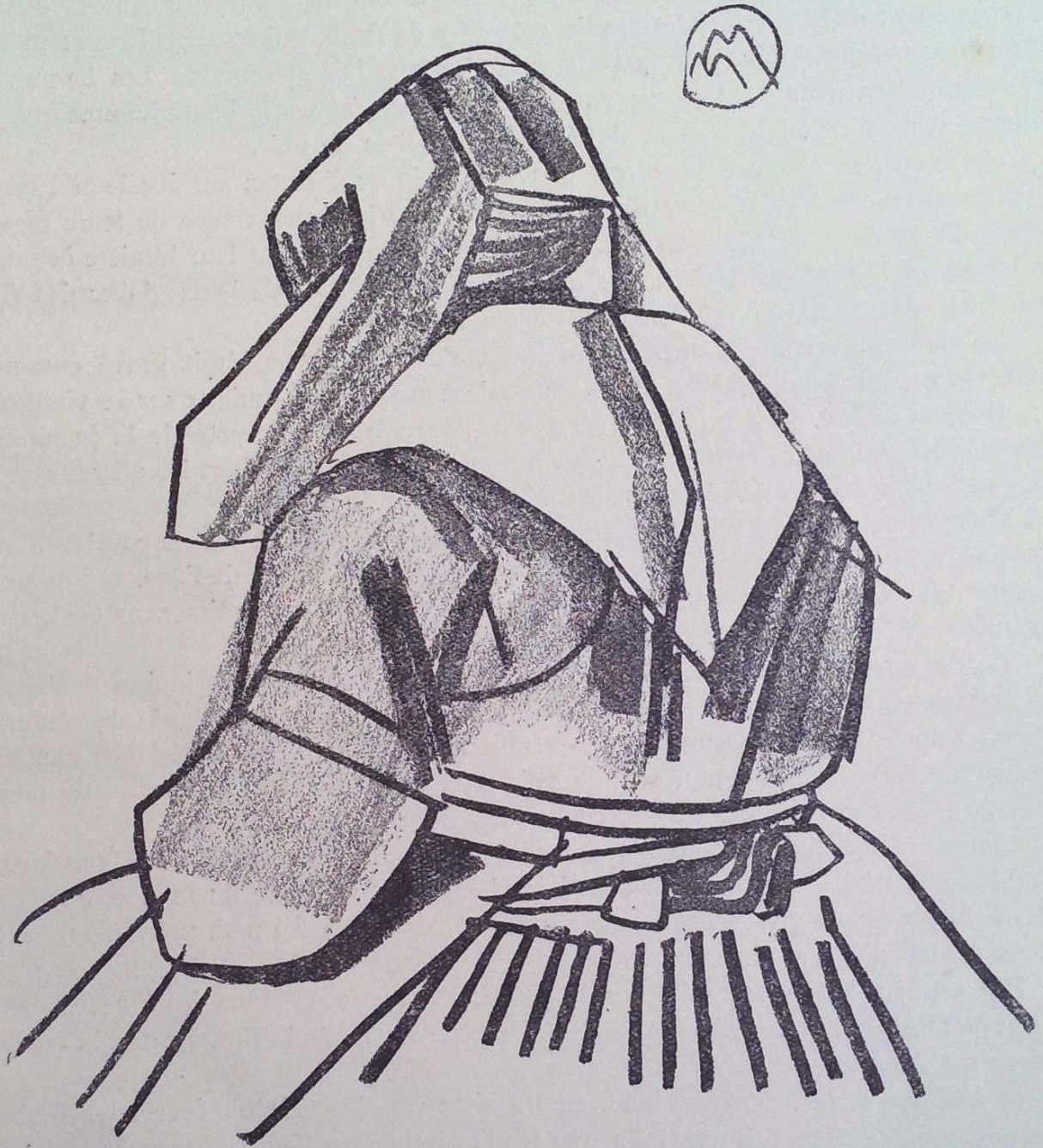
Tandis que les femmes de la ville, par leurs soins et leurs fards (qui sont d'ailleurs une pudeur autant qu'une coquetterie) et par le mimétisme plein de goût de vêtements assortis à leur teint et à leur taille, neutralisent ou réduisent la déchéance charnelle, leurs sœurs naïves soulignent sans le savoir cette déchéance, et le mascaret du noir et du blanc roule leurs pauvres visages comme des galets rugueux.

Quand poussé par un bouillonnement souterrain de souvenirs, de passions et d'ambitions tumultueuses, j'essayai un jour d'exprimer la figure du monde, c'est cette antique figure de ma grand'tante Annan que je trouvai mêlée à moi, prête à symboliser les visions et le décor de mon enfance.

Elle est la nourrice décrépète des *Marées de Printemps*, la Môme des sônes d'*Arc-en-ciel sur la Domnonée*, et, ayant à dire ici l'âme et le visage de la Bretagne, je la retrouve encore, sur le seuil de ce livre.

Je n'ai pas su la repousser, ignorant les rites par lesquels on écarte les ombres ; mais devais-je l'écartier ? Il eût fallu que le clim impondérable se réincarnât en homme et non en enfant. N'est-il pas mieux qu'une vieille femme et un petit nigousse introduisent à une antique et tendre terre ?

Si je parviens à évoquer un peu ma Bretagne profonde, non seulement celle des trois dimensions, mais ce pays auquel les Celtes ont ajouté depuis longtemps les dimensions de l'imaginaire, on verra se fondre ces trois images qui, dans la relativité absolue, n'en font qu'une : une vieille femme, une vieille race, une vieille terre.







MARIN DE LEZCOFF.
(POINTE DU RAZ)



FILEUSE DE LEZCOFF.





VISAGE TRAGIQUE DE L'ARGHOAT



J'AVAIS à peine deux ans quand ma famille quitta Perros aux plages étincelantes, à la rade de soie, aux maisons du port dominées des mille hunes d'un bois feuillu, pour se fixer dans le sud, au cœur de l'Arghoat.

Ce sud, en vérité, est plus nordique par le climat et par les mœurs que le pays perrosien, plein d'une mollesse ionienne.

Notre petite tribu, avec sa file de quatre chars-à-bancs où s'empilait le mobilier, était descendue plus bas que Lannion, que Ploubezre, que Plouaret, et s'était arrêtée au gros bourg de Loguivy, juste à trois confins : celui du Trégor, de la Cornouailles et du Léon.

Loguivy est une immense commune dominée par trois Ménès, bêtes montagneuses détachées du gros de ces monts d'Arrée qui passent, à l'est et au sud, en file de pachydermes bleus, porteurs d'éternels tendelets de nuages. Des vallées se coulent entre les ménès, et des plateaux se soudent aux plus bas d'entre eux. Sauf une forêt, des recreux herbus, des pentes labourées, cette immensité n'est que landes et tourbières. C'est une physionomie tourmentée, qui continue de rêver là-bas, loin de moi, et qui m'appartient, en esprit, plus que terre fieffée n'appartint jamais à seigneur adoubé, les mains moites de la motte.

A la fin de chaque après-midi de mon enfance, nous consultations les oracles pour savoir quelle route nous serait propice.

Sur la route de Plouaret, on avait à sa droite les escarpements du Méné-Rouge et, à sa gauche, un très étroit tablier de vallée, occupé par un terrain élémentaire, où tantôt la prairie réussissait à émerger des eaux, tantôt les eaux submergeaient la prairie pour former des biefs et des marais.

Par delà, sur le faite d'un Méné moins haut que le Méné-Rouge, des chênes tortus dressaient des silhouettes singulières, et mon enfance a eu beau peupler ce paysage de chèvrefeuilles, de mûres, d'églantines, pour jouer avec lui, il m'apparaît triste, inhumain, sublime au reste de poésie désespérée, surtout quand la nuit tombait ou que le brouillard lui apportait sa charpie diaphane.

Nous préférons l'autre route, celle de Plounévez, qui la jouxte selon un angle en forme de forge, d'hommes noirs à tabliers, de chevaux et de marmaille attentive aux rites.

Elle aussi avait le Méné-Rouge d'un côté, et une vallée désolée de l'autre ; mais celle-ci, plus spacieuse, semblait moins inhospitalière. L'homme n'aime pas que la terre l'étrangle. D'instinct, à cette idée, il se vérifie, dilate sa poitrine et aspire une large bouffée d'air d'Arghoat.

Surtout, la route de Plounévez avait l'avantage de mener à un coin troublant de magies naturelles : le moulin de Lise-la-Noire.

Là, les maigres prairies sèches et ajonneuses se matelassaient d'herbe grasse. Pas si grasses, disait mon père, mécontent qu'elles fussent trop gorgées d'eau, tandis que les autres en étaient trop dépourvues, et qu'à la faveur de ce ruissellement admirable, des peuples entiers, des fédérations de jonquilles, envahissaient les terres spongieuses de Lise-la-Noire.

Heureusement, d'épais rideaux de saules et d'aulnes dérobaient les chères prairies aux yeux sévères de l'agriculture ; mais elles ouvraient au contraire pour moi leurs écrans gemmés d'eaux, et leurs milliers de fleurs taillées dans une étoffe chrome si fraîche et si paysanne, que nous appelions des *roses boiteuses*, ce qui est la manière bretonne de traduire faux-narcisse. (1)

Un pont croûlant, des bouts de chemin creux, des couloirs de verdure où il fallait à tout moment s'excuser auprès d'une branche, menaient à leurs humides clairières. Le bruit trop moelleux des souliers vous avertissait soudain des endroits où l'eau, avide de baisers, était cachée sous les fleurs. On gagnait alors les zones plus hautes et, joyeusement, on cueillait les corolles tuyautées pour les emporter captives, par centaines, en de gros bouquets ronds qui flambaient bientôt dans les maisons obscures.

(1) Traduction si juste en sa candeur ! Narcisse, qui se penche sur lui-même, boîte. René, dans son mélodieux ennui, boîte. Valéry, qui mire avec méthode son esprit dans son esprit, métaphysiquement boîte. Et c'est sans doute depuis le péché originel que la terre claudique sur son écliptique !





1st Rate

Je n'ai pas connu Lise-la-Noire, qui d'ailleurs aurait eu à cette époque cent cinquante ans, ni ses petites-filles. Je ne suis pas sûr d'avoir trouvé le moulin dans ce dédale vert. Je ne sais même pas s'il existait ; mais j'affirme que Lise était brune, brune de cheveux, brune de peau et merveilleusement brune des prunelles, à cause de tant de ramures et du chant brun de la rivière.

En face de ce nid, de l'autre côté de la route, le Méné de granit gris se muait en quartz neigeux qu'une ancienne carrière avait largement dénudé. Des eaux pures suintaient de sa paroi, imbibant des végétations suspendues auxquelles mes lèvres buvaient, comme à des pis, le lait de cristal de la montagne.

Le courrier passait régulièrement deux fois le jour sur cette route ; quelque coiffe souvent pavoisait sa carriole, ou un képi de collégien qui allait prendre le train au chef-lieu de canton.

Peu après le moulin de Lise, la tristesse de la route reprenait et s'accentuait. Comme sa sœur de Plouaret, la route de Plounévez menait à la désolation.

Un jour que nous nous rendions au-devant de mon père, ma mère et moi, nous avions passé Lise-la-Noire, sa tendresse moussue ; nous nous étions déjà engagés dans la zone grave, quand nous rencontrâmes un homme mal vêtu, qui n'était pas du pays.

Sa mine m'effraya. Le président Carnot venait d'être assassiné et les journaux illustrés avaient éclaboussé leurs lecteurs de tant de tragique que le moindre grain de danger ne pouvait que faire culbuter ce baquet lyonnais horrible. Caserio devait déjà avoir passé à la guillotine depuis plusieurs jours. N'importe ; je dis à ma mère, avec la certitude pesante des grandes peurs : « C'est Caserio ! » et je voulus l'entraîner dans le fossé ; mais elle résista.

Au fond, elle n'était guère rassurée car on chantait à chaque foire d'interminables plaintes sur des meurtres à faire frémir, et pour frapper davantage le spectateur, des peintures grossières, encore plus affreuses que celles des illustrés, montraient le sang giclant du corps de la victime en torrents de carmin pur !

Casério-Vacher passe à côté de nous sans mot dire. Je crois que dans son effroi réel ma mère lui fit un petit signe amical de la tête et lui dit le bonjour qu'en Bretagne on donne aux bonnes gens de rencontre, même inconnus. Peut-être bredouilla-t-il un autre bonjour surpris. Quand il fut loin, nous respirâmes.

Banale aventure née d'une imagination d'enfant ; mais qui sait, en vérité, si les paysages solitaires ne deviennent pas parfois fous de solitude, et s'ils n'éprouvent pas, non à l'état de peur, mais d'envies monstrueuses, des imaginations semblables ?

Qui sait si, au passage d'un berger aux yeux fixes, ou d'une pastoure toute gauche des deux agnells qui commencent à bondir sous sa cotte de bure, ils ne veulent pas ces compagnons pour eux ; s'ils ne désirent pas à tout prix les lier à leur sort, de quelque manière forcenée ?

Les hôtes de la terre surtout ceux des déserts, sevrés de tout, doivent être d'une horrible exigence. Et quand passe un chemineau douteux, au couteau pensif, les

forces maudites du sol se jettent sur lui, entrent à son insu par quelque fêlure, aux boucheries ténébreuses de l'instinct. Devant le sourire stagnant du berger, devant les taches de miel de la bergère, tout à coup il voit rouge. Crimes mystérieux des solitudes, chair pantelante et sang en larges flaques, — ce sang dont les ombres et les esprits souterrains sont si avides ! vous êtes les cas extrêmes mais massivement tangibles du désespoir suspendu sur ces campagnes.

Plus âgé, je les ai parcourues des milliers de fois sans la moindre frayeur ; mais toujours je buvais leur tristesse comme un fiévreux breuvage.

Une pitié me montait au cœur pour ces pauvres espaces. Je m'arrêtais, pour les voir de plus près ; j'étais curieux de leur monotonie chétive, de leur nudité pitoyable. Les tas de cailloux de leurs routes ne me rappelaient pas d'autres tas de cailloux banals. Je les regardais et ils me regardaient, comme de gros yeux à facettes, les yeux aveugles de la terre.

Je prenais alors la mauvaise arable des landes sur ma paume, et je considérais curieusement cette poudre de vieux soleil séché. Je humais son remugle d'astre froidi et je la rejetais à elle-même, un peu honteux si quelque cycliste arrivait qui, n'entendant rien à ces choses, m'eût pris s'il les eût soupçonnées pour un voyageur absurde. On est absurde en effet, quand on réfléchit plus que de raison aux données primitives. Était-ce une méditation d'ailleurs que j'accordais à ces lieux ? Je m'imprégnais d'eux ; je trouvais extrêmement mystérieux qu'un être de chair fût confronté si âprement à un être de terre ; j'en souffrais jusqu'au tréfonds et il entraînait mieux encore en moi, cet Arghoat tragique

Ainsi les routes m'ont mené davantage à mon pays même qu'à la vie sociale, ou à d'autres pays. De tous les événements qui ont pris leur chemin pour m'arriver, vêtus de deuil ou de joie, l'événement le plus frappant a toujours été la connaissance de la terre où elles étaient taillées, et où elles allaient, du silence à leur droite, du silence à leur gauche, la planète sous les pieds et une grand'coiffe de nuages sur la tête.

Et maintenant que je les revois toutes, ces routes loguiviennes, qui partaient de ma haute maison sur la colline, qui venaient me prendre au bas des jardins, sous la colonnade des marronniers, puis partaient vers des bourgs gris, à tous les points cardinaux de l'Arghoat : à Calanhel, à Locquenvel, à Bulat, à Plounérin, au Guerlesquin, — noms gaéliques venus des Grands-Bretons qui nous colonisèrent au nom du Christ, peu après les Romains ; — maintenant que je tiens dans la main leurs rubans étroits et durs, comme des rênes, je vois bien mieux encore où elles conduisent.

Que j'ajoute aux routes de Plouaret et de Plounévez, celle du Beffou, si importante : la route de Brocéliande ! et encore celle de Plougras, celle du Ker-Roué : je n'en trouve pas une qui ne me répète ce que les premières m'ont crié tout de suite, quand je les ai reparcourues du regard : « Nous menons à la désolation, à la solitude redoutable, à des paysages presque lunaires, pareils à ceux d'un astre mort ! »

Désert de Plounérin, béant de grandes fenêtres d'eau ; désert affreusement écorché de Lohuec et de ce funèbre plateau de Saint-Maur couvert, les jours de pardon, de mendiants à plaies ; désert à grand largue de Guerlesquin et de Scrignac, vers le pays de Tristan de Loois : partout ce n'étaient que terres stériles, pierrailles fiévreuses, hérissément de fourrure pauvre des landes d'hiver.

Certes, j'éclairerai le visage de mon pays de tendres sourires ; je montrerai de nouveau son charme vert et ses rivières brunes ; mais d'abord s'impose à moi sa tristesse.

Cette tristesse en vérité, est-elle proprement bretonne ? Je crois la planète entière étrange, monotone et triste. Que pèsent quelques vallées prairiales, quelques plaines grasses, quelques caissons de terreau à fleurs, auprès des immensités désertiques de terre et de mer, des plateaux pelés, des montagnes retirées sur la montagne, cloîtrées dans leur couvent de cristal, loin des plaines séculières ?

Pourtant, si d'autres pays sont aussi tristes, la Bretagne me semble un des plus dignes de représenter la tristesse terrestre, parce qu'elle lui donne l'ellipse, la hauteur d'horizon des grands styles. Son intensité et son raccourci, elle les doit à sa forme tourmentée ; son envergure, à la mer. J'ai passé mon adolescence à démêler d'instinct ces traits, n'acceptant de connaître en mon cœur que les paysages qui me la révélaient sous son jour saisissant, comme le peintre n'accepte la nature qu'à l'heure où des éclairages surnaturels la transfigurent.

Les routes n'étaient plus alors pour moi que des moyens de connaissance grossière, à la portée de tous. Mon enfance m'en avait enseigné d'autres, les après-midi de jeudi, quand je courais avec mes camarades d'école le vieux Méné-Rouge, apprenant la lande par exploration épique.

La Lande

Si je cousais bout à bout mes landes loguiviennes et toutes celles d'Arghoat, des morbihannaises aux léonardes, des cornouaillaises aux trégorroises, et si je m'en allais par le monde avec cette immense chape sur les épaules, on dirait : « Merlin avait froid et il a pris la pelisse de sa terre ».

L'hiver, mon manteau paraîtrait de petit-gris ; mais au printemps il deviendrait d'or massif. On croirait voir passer le roi de Toula et du Mérou, l'empereur de Chimérie !

Avez-vous tenu dans la main une tige d'ajonc ? Nulle plante, avec les chênes étêtés, n'est plus véridiquement bretonne. On l'a tellement chantée que personne ne songe plus à la regarder, sauf du bout des yeux. Elle mérite mieux pourtant. C'est une plante éclatante et triste, vigoureuse et décharnée, naine et arborescente, répandue et insociable : la plus cruelle et la plus mystique. Tous ces contrastes découlent d'un seul, celui qui existe entre sa fleur, d'abord de chrome pur, puis splendidement rousse, et sa tige sarmen-teuse, ridée, pelée, vieillotte comme une racine à nu. Cette jeunesse et cette vieillesse réunies, cette braise et cette cendre, ce corps ascétique et cette âme lumineuse : voilà l'ajonc.

Quand notre troupe enfantine, le jeudi, avait gravi les pentes du Méné-Rouge, la lande moutonnait devant nous, à perte de vue, et vite nous disparaissions sous sa mer épineuse. Plus qu'une mer en vérité, les ajoncs formaient, par leurs touffes serrées, d'innombrables îlots entre lesquels on pouvait naviguer sans être vu, en rampant, en se courbant, voire même debout, dans les zones hautes.

C'était une navigation difficile, entre ces murailles de récifs. Quand nous nous devêtions le soir, nous avions des jambes griffurées, des joues éraflées, et les épines logées dans les mailles de nos bas de laine consentaient difficilement à partir.

Il y avait pourtant dans la lande des parties de vraie mer ajonneuse, une continuité de houles lourdes, qui cachaient des vallées très ramifiées, des boyaux rocailleux, des ronds-points, des cavernes : une possibilité de guérillas admirables. Que de fois y ai-je fait le guet, accroupi à même le granit, les graviers s'imprimant en rouge dans mes paumes!!

Les jeudis ratés, quand aucun camarade n'était libre, ou bien les jeudis lâches, quand aucun ne se sentait en humeur de se ruer sur le Méné-Rouge, je venais mélancoliquement sentir ma lande et me blottir dans les ajoncs. Je demeurais là, des moments qui me semblaient des siècles, avec sous les yeux, dans la pénombre, les yeux gris de la terre, avec au-dessus de ma tête les grandes tiges et la couronne d'épines, comme un nuage triste, J'étais stupéfié du silence, de la solitude, de l'hostilité de la roche et de cette plante rocheuse, aux aiguilles cruelles. Alors je m'arrachais de cette fosse et je recherchais la protection couveuse de ma vieille tante Annan, dont les gronderies me faisaient du bien, me gorgeaient du son humain de la tendresse.

Plus tard, quand après mes douze ans, exilé au loin, je ne revenais qu'aux vacances dans mon Loguivy d'Arghoat, possédé d'une dévorante passion de le revoir, je ne jouais plus par les landes et je m'accordais rarement, comme une expérience dangereuse, ces rêveries lugubres dans la tombe des ajoncs. Je recherchais au contraire les hauteurs exaltantes, les ailes des horizons.

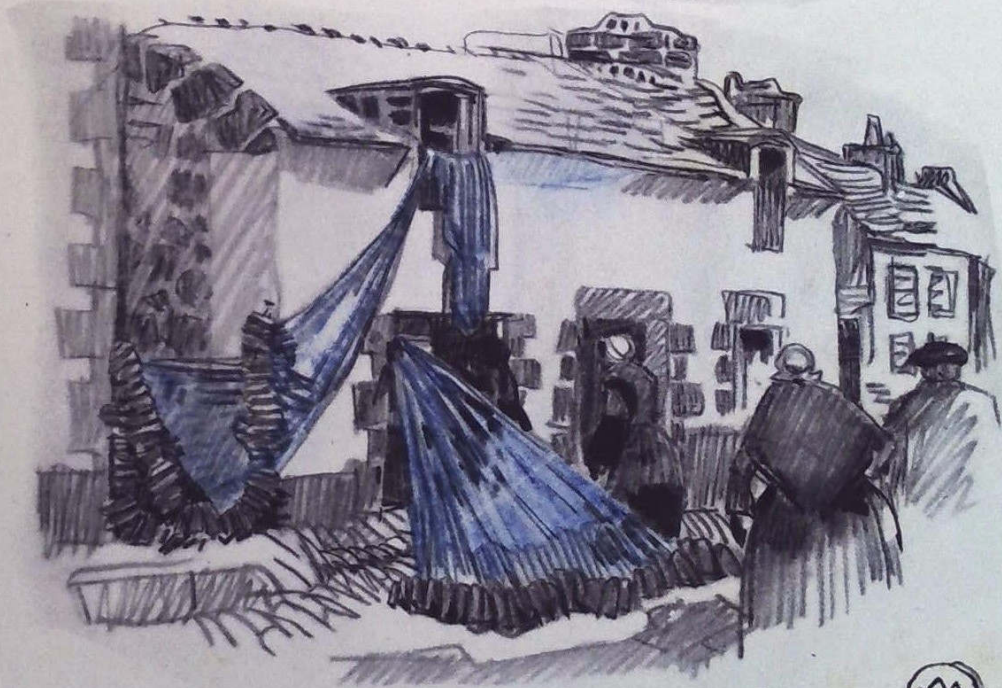
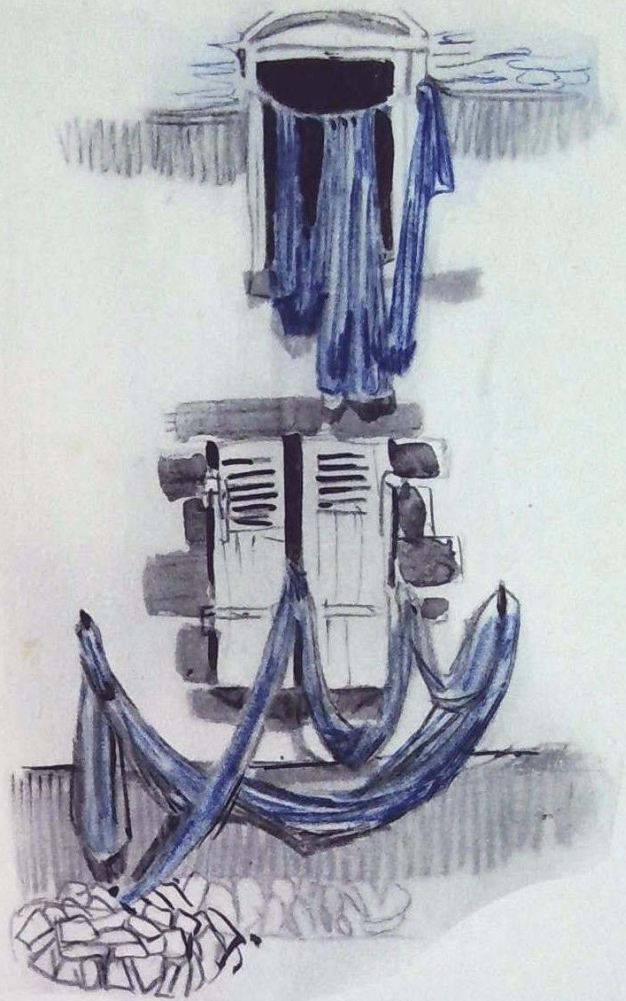
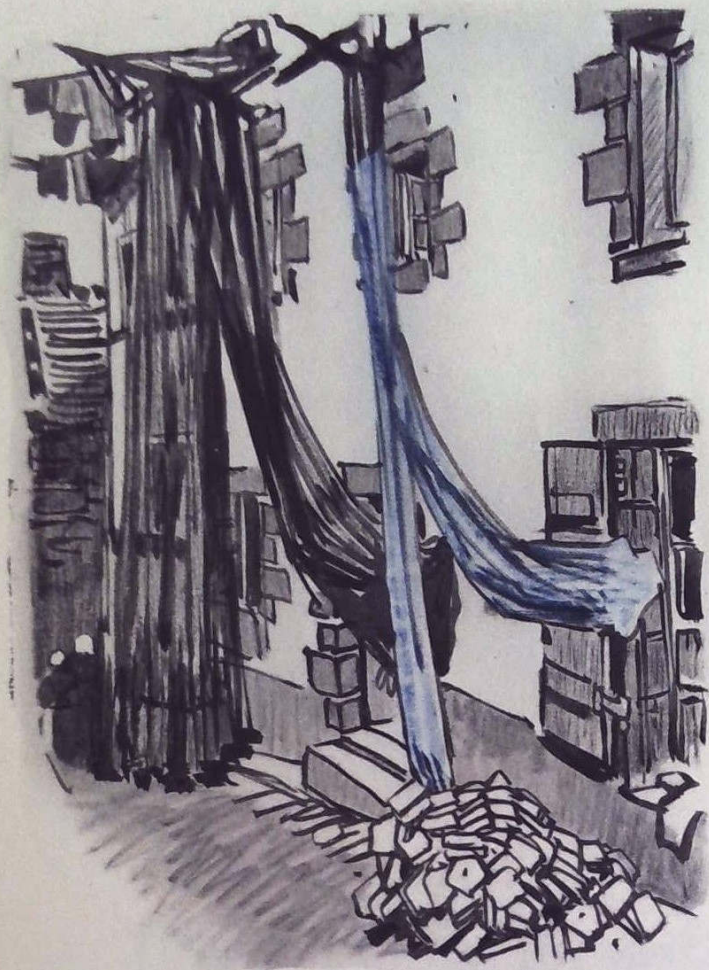
L'échine des Ménés

C'est le matin. L'odeur de la campagne fume à mes narines comme un encens natal, un encens vert et sobre, un peu pauvre.

Si c'était ici le Pouanit de l'Occident, la fabuleuse terre où l'on vient cueillir la plante enivrante et sacrée, que donnerais-je aux envoyés de la reine Hatshopitou, qui pût les contenter ?

Je sais. Nous irions tous par la lande pascale, où les ajoncs allument leurs fleurs votives, et nous ôterions d'entre les épines, les carènes et les étendards minuscules qui sentent l'amande amère. Nous en emplirions des sachets et nous dirions noblement aux Egyptiens calamistrés :

« Voici l'encens de l'Arghoat ».





dentelliers.



Les Bunious

Alors penchant leur têtes d'ibis, ils aspireraient cette âme, comme je l'aspire chaque matin de vacances, et ils penseraient :

« C'est l'odeur du Bout-du-Monde. On ne la respire qu'après avoir navigué sur la Très Verte, doublé les Quatre Piliers, et que l'on est arrivé à la terre des Derniers-des-Hommes ».

...Je suis à cette époque un des derniers-nés joyeux des Derniers-des-Hommes. J'ai de douze à quinze ans, et je m'éveille dans l'allégresse dorée des matins de Pâques.

Je fais plaisir à voir parce que je suis jeune, fougueux, plein d'images comme mon pays de sources ; mais je n'aime pas que l'on m'interroge, que l'on me regarde, et je me sauve vite. Je fuis la maison et le village pour courir à un rendez-vous d'amour.

Oui, depuis mes douze ans, chaque matin de vacances ! me débarrassant des bonnes gens de rencontre par un bonjour aimable, mais un pas rapide. Comment, lorsqu'on se rend vers un objet aimé, n'avoir pas horreur de ces conversations placides que les paysans, arrivant au bourg du fond de leurs lieues de silence, de leurs semaines de solitude, entament avec dévotion pour desserrer leur mâchoires et meubler leur vie de quelque nouvelle ?

Ils me paraissent ennuyeux et ils le sont, si l'on n'écoute que leurs rares paroles maladroites. On pourrait leur offrir un petit manuel de conversation rurale, pour les aider à trouver quelque chose à dire. Il y en a d'ailleurs de ces manuels au fond des verres d'eau-de-vie qu'ils lampent et qui les rendent tout à coup loquaces. Ils s'apostrophent alors à grands coups de paroles, comme ils abattent les chênes à coups de hache.

Mais si vous vous arrêtez avec ces demi-muets quand ils sont à jeun, ils improvisent pour vous faire honneur une conversation à disque lent, insupportable pour des amants pressés.

S'ils viennent vous voir, c'est encore pis : ils ne savent comment s'en aller, moins occupés de parler que de tirer sur leur pipe, de cracher par terre et de goûter au bon temps que c'est de n'être pas dans les champs, à se démener des quatre membres, mais assis sur une bonne chaise, dans une bonne maison.

Je fuis donc, et me voici sauvé, car délaissant la route de Plounévez dès la dernière chaumière, je tourne à droite au Pont-Ewen, nom aqueux comme il sied pour passer une rivière et patauger.

Trois piles sommaires forment le pont et deux énormes pierres plates servent de tablier d'une pile à l'autre. Que de fois, plus petit, un fil au bout d'une gaule, allongé là, n'ai-je pas trempé mon idée de poisson dans les yeux bruns du Sant-Milienne !

Parfois il comprenait et les truites en cottes d'écailles, les truitons, les truitillons, glissaient dans ses yeux limpides ; mais j'avais plus de plaisir à les voir que d'aptitude à les tirer de l'eau. Ainsi en était-il des visions que m'offrait mon pays et ce n'est que longtemps après que j'ai su les appâter avec des mots.

Après Pont-Ewen, je commençais à gravir le Méné-sans-Nom, ce qui est tout de même un beau nom. Parvenu sur son échine, je l'arpentais, émerveillé.

Le Méné-sans-Nom, s'allongeait parallèlement au Méné-Rouge, et tous deux bordaient la vallée du Sant-Milienne. De sa ligne de faîte, on n'apercevait ni la rivière,

ni la route de Plounévez qui la côtoie, mais seulement l'autre échine immense et nue. Si bien que j'appelais cette promenade le Voyage au Pays des Eléphants.

Me dirigeant à l'est, vers Lise-la-Noire, j'avais l'impression que l'Eléphant-sans-Nom m'emportait, sur son dos rugueux, vers cette cache ombreuse, tandis que l'Eléphant-Rouge cheminait vers l'ouest, dans le sens du bourg.

Je n'ai jamais assisté à une marche plus silencieuse. Parfois un passereau, niché dans une gerçure, glissait quelque mot de cristal, ou bien une menthe sauvage poussait un soupir ; puis l'aventure se replongeait dans sa pétrification préhistorique.

Mais le plus souvent, au lieu d'errer le long du méné, je le traversais dans sa largeur et j'arrivais à une bosse de granit d'où l'on découvrait des lieues d'Arghoat.

Est-ce parce que cette promenade se trouvait la plus courte que je la choisissais de préférence, ou plutôt parce qu'elle me confrontait avec le vent et le monde ? En vérité, c'était un monde de désolation encore, où de maigres champs, d'immenses peaux de landes, des croûtes grises à l'horizon, rassemblaient un paysage de plaie. Je retrouvais les déserts et la plus désolante tristesse.

Pourtant ces déserts, cette tristesse, je les chérissais, du haut de mon étrier rocheux, d'où il me semblait que j'allais à tout instant m'élancer sur la jument du vent.

Comme elle piaffait autour de moi, venue de loin, le plus souvent fumante d'une sueur marine ! Elle ne m'emportait pas pourtant ; elle n'acceptait en croupe que mes espoirs. Alors, empoigné par le désir de fuir, je n'apercevais que mieux le tragique de cette solitude bousculée. J'éprouvais devant ma terre si ridée, si cassée, privée de sève céréale, la même émotion qu'au cimetière de Loguivy devant la tombe de ma grand'tante Annan. Là-bas la vieille femme devenait terre ; ici la terre devenait une vieille femme à demi-morte.

Tels étaient mes rendez-vous d'amour sur les hauteurs.

Et une chanson d'autrefois me remonte aux lèvres, une étrange chanson bien connue que l'on n'a pas manqué de tourner en dérision, et qui s'y prête en effet, parce qu'elle est une exaltation amoureuse de la vieille femme : *An hini goz*. Je la transcris dans son impudeur, dans son mépris des gens qui riront d'elle :

AN HINI GOZ

*An hini Goz eo va Dous,
An Hini-Goz, eo zur !*

*Ha koulskoude, war a welan,
An Hini-Iaouank ar vranan.*

*An Hini-Iaouank a zo hoant,
An hini-Goz en deus skiant.*

*An-Hini-Goz am c'hondu mad,
An hini-Goz a zo d'am grad.*

CELLE QUI EST VIEILLE

REFRAIN

*Celle qui est vieille est ma Douce,
Celle qui est vieille, assurément !*

*Et pourtant à ce que je vois,
Celle qui est jeune est la plus belle.*

*Celle qui est jeune est jolie,
Celle qui est vieille a la sagesse.*

*La Vieille me conduit bien,
La Vieille est à mon goût.*





Ma doal an dorn war ben he glin,
An Hini-Goz a c'hoarz ouz-in.

Ha koulskoude, ebarz e ker,
An Hini-Iaouank a garer.

An Hini-Iaouank'zo ken son,
An Hini-Goz eun tammik krom ;

An Hini Iaouank'zo lijer,
An Hini-Goz a zo pounner.

Ha Koulskoude n'ouzon perak
Ma c'halon'ra tik-tak, tik-tak,

Tik-tak a ra mac'halon baour,
Pa c'han da skei war doul an nor...

An Hini-Goz en deus bleo gwen,
An-Hini Iaouank bleo melen ;

An Hini-Goz liou raden sec'h,
An Hini Iaouank liou an erc'h

Liou an erc'h, hag hi ken ien,
Na ra komz ha na sell ouz den...

— Tec'h alese! tec'h kuit! tec'h pel!
An Hini-Goz a zo kant gwel,

An Hini-Goz a zo kant gwel:
Ne ra ket taillou Dimezel.

Dimezelled na reont bepred
Nemet goap euz ar Vretoned.

An Hini-Goz zo Bretonez,
An Hini-Iouank'zo C'hallez.

Fae eo ganin gant ar C'Halle?
Gant he lerou en he botez!

Ma Komzit a briadelez
Komzit d'in euz ar Vretonez.

Na lakfen van, pa ve laret
Eo ar Vretonez groac'hellet ;

Evithan da vout groac'hellet,
Eun aval blaz-fal n'en deus ket.

Bezef drouk gant neb a garo,
Troc'het an ed, dornet a vo ;

Bezef drouk gant neb a garo,
Ma Dous ha me m'ereüjo.

Si je mets ma main sur son genou,
La Vieille rit avec moi.

Et cependant, à la ville,
C'est la Jeune la préférée.

La Jeune se tient très droite,
La Vieille un tantinet courbée ;

La Jeune est agile,
La Vieille est pesante.

Et cependant je ne sais pourquoi
Mon cœur fait tic-tac, tic-tac,

Tic-tac, tic-tac fait mon pauvre cœur,
Chaque fois que je frappe à sa porte...

La Vieille a des cheveux d'argent,
La Jeune a les cheveux dorés ;

La Vieille a le teint de la fougère sèche,
La Jeune la couleur de la neige,

La couleur de la neige, et elle est si froide
Qu'elle ne dit mot ni ne regarde personne...

Va-t'en d'ici! va-t'en! va-t'en bien loin!
La Vieille est cent fois meilleure :

La Vieille est cent fois meilleure:
Elle ne fait pas des manières de « Demoiselle ».

Les « Demoiselles » ne cessent
De tourner les Bretons en dérision.

La Vieille est Bretonne
La Jeune est Française.

Je fais fi de la Française,
Avec ses bas dans ses bottines.

Si vous voulez me parler mariage
Parlez-moi de la Bretonne.

Peu m'importe que l'on me dise
Que la Bretonne est ridée.

Pour être ridée
Une pomme n'a pas mauvais goût.

Le trouvera mal qui voudra,
Le blé est coupé, il sera battu ;

S'en fâchera qui voudra,
Ma Douce et moi nous nous épouserons.

*Ni'gousko en eur gwele hloz
War ar pel fresk, bemnoz, bemnoz...*

*Na pas ve ken koz nag ar bed,
Ganin a vezo gwalenet.*

*An Hini-Goz eo va Dous,
An Hini-Goz, eo zur!*

*Nous coucherons dans un lit-clos,
Sur la balle fraîche, chaque nuit, chaque nuit...*

*Quand même elle serait vieille comme le monde,
C'est de moi qu'elle recevra l'anneau.*

*Celle qui est Vieille est ma Douce,
Celle qui est Vieille assurément!*

Je ne prête pas seulement à ce sône, d'un sentiment si imprévu, un symbolisme historique, mais surtout un symbolisme planétaire :

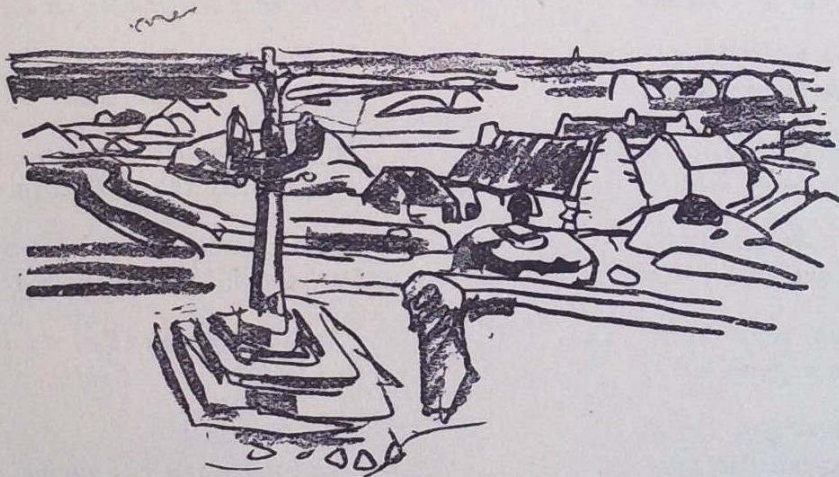
*Quand même elle serait vieille comme le monde,
C'est de moi qu'elle recevra l'anneau.*

Elle est vieille comme le monde, et quoiqu'il y ait ailleurs, sur la terre, des terres plus jeunes, bien en chair, floréales et fruitées, c'est elle que le Breton aime parce que le destin le veut, parce que la misère, la tristesse, le mal de vivre, sont salutaires à son cœur de Celte.

Il sent, il sait qu'un jour viendra où il lui faudra bien descendre dans le lit-clos de la planète y dormir non « sur la balle fraîche », mais sur la vieille terre pourrie et froide « chaque nuit, chaque nuit », jusqu'à la consommation des nuits.

Il lui faudra bien, bon gré, mal gré, réentrer dans sa mère, par la fosse. Prostitution de la mort ! Chemin de l'enfant, chemin de l'amant : inoubliable inceste.

...Tout mon pays, tel un troupeau de tumulus tragiques, sur le foirail funèbre de l'océan...









VISAGE AMICAL DE L'ARGHOAT

Maisons du bourg



De quelque paysage farouche que l'on vînt, le retour vers Loguivy était toujours rassérénant.

Les dragons des déserts, les génies des hauts-lieux, ne pouvaient vous fouailler ici de leurs angoisses. Ils avaient dû, au contraire, aider les hommes, leur payer tribut de pierre.

Sous le pic des picoteurs, les moellons au plumage bleu s'étaient envolés lourdement du gîte et s'étaient laissé prendre dans les réseaux de mortier des maçons.

Une centaine de maisons avaient ainsi dressé des murs de granit dont le parement laissait voir les corps fondus : lingots plutôt qu'oiseaux.

Venus des grèves prochaines, de Saint-Efflamm, de Locquirec, ou d'un lointain Anjou, des vols de schistes les coiffaient de toits bleus.

C'était sous ces ailes minérales que s'écoulait la vie des paysans d'Arghoat. Pouvaient-on s'étonner que leur imagination souvent volât?

Foulage de la maison neuve

La maison neuve achevée, on obligeait la terre à devenir une base solide et plate sous les sabots. On mélangeait pour cela du sable et du mâchefer, plus un liant magique fait de sciure de chêne et de liqueur de gui, et l'on conviait la jeunesse du bourg à piétiner cette pâte.

Une cérémonie de danse se donnait ainsi à la naissance de chaque maison. Elle ne pouvait avoir lieu que le soir et à la faveur de l'obscurité, du trémoussement, elle se changeait vite en une fête lascive et sauvage.

Les filles arrivaient, avec de grands éclats de voix et des éclats de sang aux joues. Les gars faisaient les farauds. Tous s'entassaient entre les quatre murs. A la lueur d'une lampe chétive, au bruit poisseux d'un accordéon qui finissait par vous prendre aux entrailles, et dont le gémissement douceâtre semblait sortir de la terre, des murs, de votre personne, on piétinait, lourdement, sautant, se heurtant, exécutant une singulière danse d'ours, ou quelque rite primitif pour enfoncer dans le sol les maléfices.

Les corps frottaient les uns contre les autres, et les garçons se permettaient des privautés qui, si plaisir qu'elles fissent, étaient dénoncées par des cris, des tapes. Des bousculades s'ensuivaient, dont chacun profitait de son mieux.

Puis le branle pesant reprenait, de plus en plus nourri à mesure que les jeunes hommes arrivaient plus nombreux des fermes lointaines.

Pour bien fouler le placître, il fallait se laisser retomber sur ses talons avec force. Les cœurs mal accrochés faisaient bien de rester chez eux.

Au bout d'un quart d'heure de gesticulation, les sauteurs étaient en nage. Serrés en tas compact, les bras sur les épaules d'en face, ils haletaient, scandant la musique de cris gutturaux, parfois chantant des bribes de chansons à fouler, auxquelles le battement des pieds formait un accompagnement souterrain.

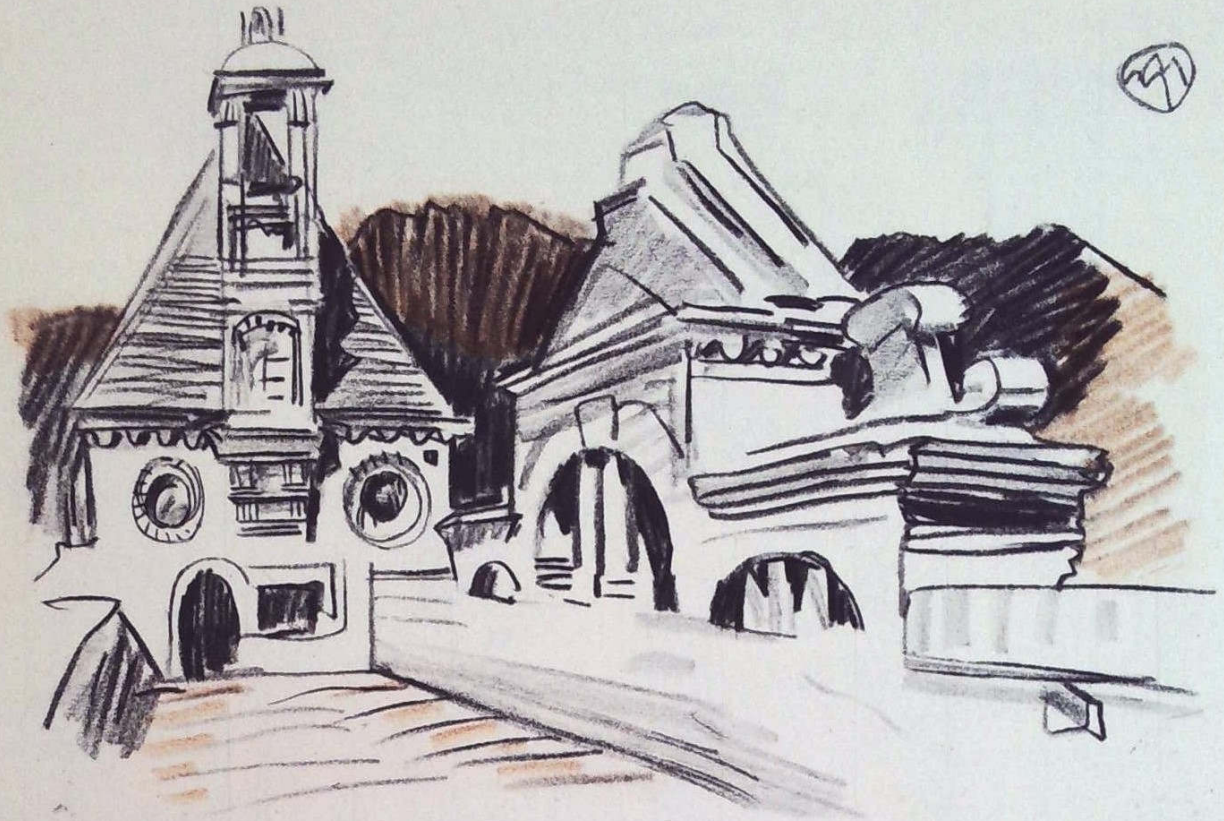
Quand les paroles s'arrêtaient, le battement devenait plus sourd, plus insolite. En vérité, sur toute l'étendue de la commune, sur l'épiderme de ce coin de planète, le rectangle de maison neuve devenait, sans le savoir, un dessin magique, une trappe, qui attirait les génies de la terre, à la façon d'une ventouse ou d'un vésicatoire, tandis que les coups profonds, répétés, agissaient comme une incantation.

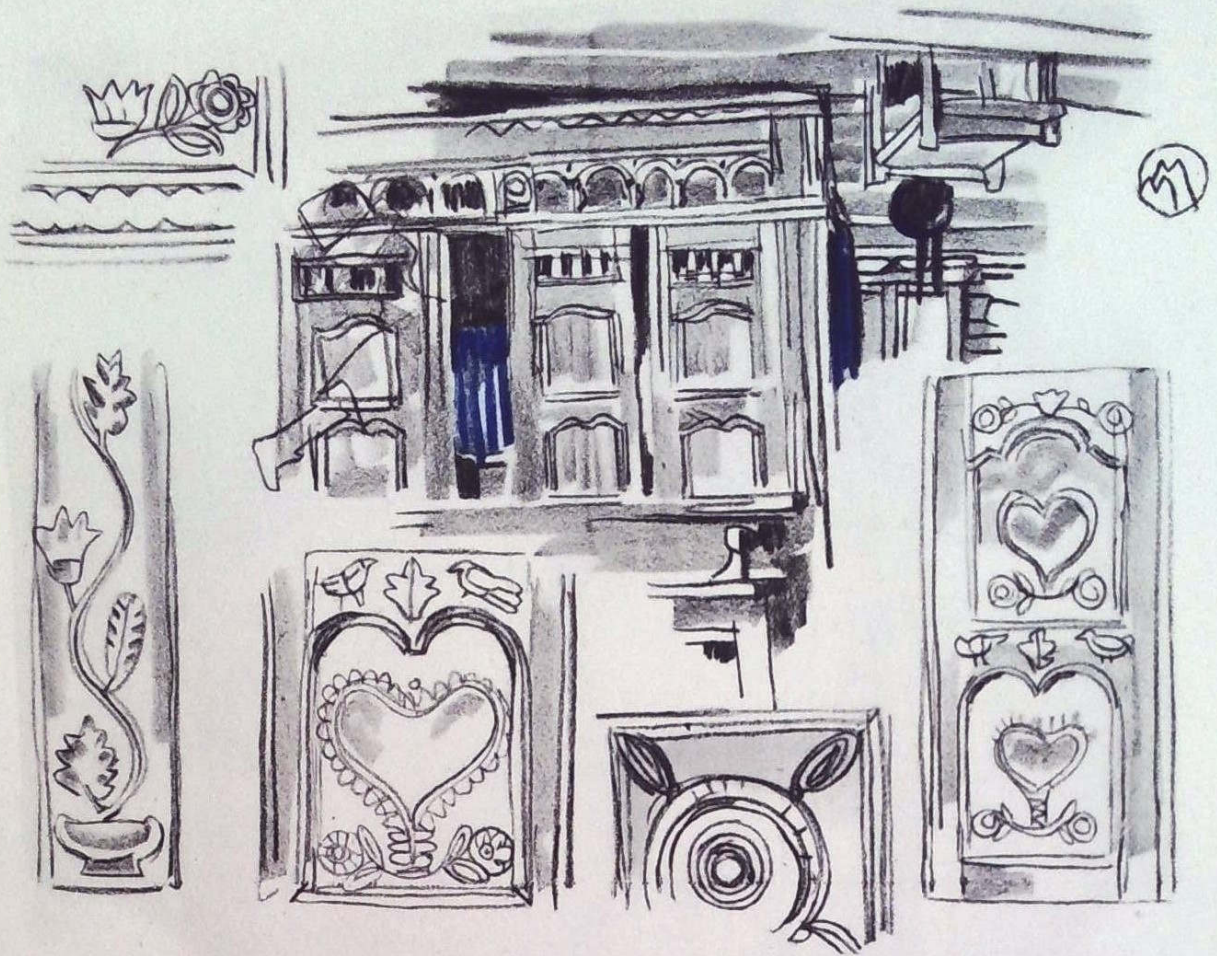
Ils arrivaient du ténébreux domaine : tussets, lutins des landes, lanternes-de-nuit, follets convoyeurs des morts, succubes désaffectés, et ils vrillaient les pieds humains, ils bifurquaient par les jambes, ils se rejoignaient à la fourche. Ils saoulaient sournoisement les fouteurs de terre, les secouaient d'une frénésie épaisse, si bien que plusieurs, épuisés, devaient abandonner la danse.

Mais dans un coin de la maison, d'autres esprits sournoisement les attendaient, au fond des bols et des petits verres à cul double. L'alcool du « pur jus » et celui du marc, pariaient à leur remplacer le sang, et, quand ils avaient lampé bols ou verres, ils reprenaient, avec un délire nouveau, la bourrée.









Alors, sur les minuit, la fête battant son plein, des querelles cinglantes s'élevaient entre Pabu Lozouarn et Jeff Menguy. Les coups passaient de la terre sur la chair. Les mauvais esprits s'incarnaient plus victorieusement que jamais en leurs victimes ivres, qu'ils ruaient l'une contre l'autre, cependant que les plus malins emmenaient les filles.

Et à la première trêve, les héros, mis à mal et leur public discutant les coups, s'en allaient tous pisser, longuement, rituellement, dans la nuit, sous les étoiles filantes, avec des bruits d'écluses ouvertes qui terrifiaient les bas esprits, obligés de reprendre, par ces courbes cascades, les chemins souterrains...

Une fois le placître bien battu, on installait les meubles dans la maison. Comme il n'y avait d'ouvertures que sur la façade routière, tout le fond demeurait libre, et on les y alignait, autant que possible sans laisser de vide.

Le lit-clos

Voici d'abord, le lit-clos haut perché près de la cheminée. Un coffre, le plus souvent pourvu d'un accoudoir à chaque bout qui le convertit en banc, lui sert de marche.

Debout sur cette marche, on se déshabille. Puis, écartant les volets ou les rideaux de l'alcôve, on s'y glisse par une ouverture qui serait raisonnable si la couette et l'édredon ne vous opposaient leurs montagnes molles de balle et de plume, impossibles à prendre de flanc.

Alors, à un mètre du sol, tout en baissant la tête afin d'éviter l'arceau, il faut se hisser assez pour enfoncer les poings par delà l'édredon obèse, le laisser à sa droite et trouver au chevet l'entrée où l'on enfilera les jambes.

Le temps de se courber et l'on est dans la gaine, où les gros draps de lin vous écorchent, surtout quand celui de dessous, par mégarde mis à l'envers, allonge sous votre épine sa couture redoutable.

Si un autre patient vous attend déjà dans le lit, vous ne manquez pas de l'écraser, d'autant plus que la balle et la plume, centrifuges, vous attirent fatalement au fond de leur suant cratère, où vous vous rencontrez avec l'autre coucheur, un peu comme deux poulets ficelés se rencontrent au four, dans un plat étroit.

Quand ce compagnon est une compagne désirable, tout est sans doute pour le mieux, et c'est même le triomphe du lit-clos. Cette cage de bois est la plus parfaite des cages d'amour. Grotte ténébreuse, terrier où l'on n'entre qu'en rampant, c'est un vrai gîte animal, chaud, secret, admirable pour le peau-à-peau.

Le vent d'Ouest peut souffler dans la cheminée, et il ne se gêne pas. La cheminée est aussi large d'entrée que le lit. Il entre donc, sans se salir à la courte-pointe de suie, à l'oreiller de cendre, et, par la propriété magique qu'il a d'enfler comme il lui plaît, une grenouillée de vent devient aussi grosse que dix bœufs, que toute la maison.

Il fait des siennes. Le bruit des enfants soufflant sur une cuvette, il l'a reproduit des milliards de fois sur la cuvette de la mer, et il en traîne jusqu'ici les échos.

La manière de siffler des gabiers et des grimpe-aux-mâts dans toutes les marines du monde, la manière de claquer du fouet de tous les charretiers ivres ; celle de jurer des tonnerres de Brest ! des ouvriers de l'Arsenal, — il les essaie avec satisfaction, pour ce public de vieilles bêtes de paysans qui, pense-t-il, doivent trembler de peur.

Mais il les essaie en grand. C'est une escadre qui se déplace, dont la moindre unité jauge dix vallées. C'est une charge folle, une culbute de montagnes d'air sur l'échelle vertigineuse des pressions.

Il se mêle à ce désordre, à ces perturbations effrénées, un monde occulte aérien, frère des esprits souterrains, et qui, trop heureux de se donner du mouvement, joue aux fantômes, à la voix des trépassés, aux ricanements diaboliques.

C'est contre toutes ces fantasmagories des souffles que le lit-clos est construit : fort de la nuit, blockhaus du sommeil, citadelle de l'amour.

Dans ces maisons où toute la famille dort dans l'unique pièce, il est pudique comme un isoloir. Les variations dramatiques du vent, le sabbat des esprits, achèvent de camoufler les bruits de l'amour, et sur leur déluge nocturne, l'arche du vieux lit-clos navigue, un couple de jeunes Noés bondissants dans ses flancs.

...Un jour, la rousse Maharit, saupoudrée de son, les yeux de fontaine-aux-myosotis tout brillants, gisante et ouverte dans l'ancre du lit-clos, accouchera d'un enfanton chauve, déroulé du fin fond d'elle-même, gnome né d'elle et de ce grand Laum, qui tient tant de place dans l'arche, qu'elle est obligée de se couler au long de lui comme une douce rivière.

Et lorsqu'on lui rendra son petit Fulup, bien lavé par la sage-femme, contrôlé par le secrétaire de mairie, ondoyé par le recteur, le poupon en s'endormant ne démêlera plus, tant est tiède le flanc de sa mère et dense la ténèbre du lit, de quel côté de la muraille charnelle il repose, si bien qu'en s'éveillant il croira renaître et, par habitude, poussera le cri classique que l'on pousse en abordant les nouveaux-mondes.

Un jour aussi, le grand Laum restera seul dans le lit-clos et Maharit ne baignera plus, d'une chair douce, la falaise froide de son corps. Il sera devenu rivage de marbre. Il ne pourra jamais plus se tourner sur le flanc pour mieux chérir sa rivière, ni pour faire une place à Fulup quand il crie trop dans son berceau.

Des bougies en grand nombre, sur une table drapée de blanc, chercheront en vain à l'éclairer. N'est-il pas déjà au cercueil dans le ténébreux lit-clos ? Trempez le buis dans l'eau bénite, aspergez celui qui fut Laum Kalarec, époux de Maharit Ropars, et qui n'est plus qu'une ombre, — une ombre longue et gauche, cherchant péniblement sa route dans le dédale de la mort....

La maison, avec son unique pièce, est un peu cabine de navire à plusieurs couchettes. Comme elle ne peut guère contenir plus de deux lits-clos, certains, ceux des grands enfants surtout, sont superposés. On rêve à tous les étages.

Il y a même des lits de petits dans les armoires. Si vous vouliez prendre une chemise, vous trouveriez dans ses plis Yfic, l'avant-dernier né.



BRAGOU-BRAZ. LOCRONAN.



Il y a des berceaux dans les huches, et les huches servent de table. Si, faisant glisser le couvercle, armé de la faucille à pain vous vouliez vous tailler une de ces tranches qui de la bouche rejoignent les oreilles, au lieu du chateau de seigle, vous décervèleriez Jobic, le tout-dernier....

La façade du lit est souvent sculptée. Les lits-clos à fuseaux du Finistère ont un peu trop servi dans les opérettes. Ils n'en restent pas moins dignes d'admiration. Les costumes somptueux les rehaussent encore et les maisons, grâce à eux, sont les palais de rois paysans qui ne dédaignent pas de pousser l'araire.

Les lits-clos de Domnonée plus hauts, plus massifs, sont d'une sobriété, d'un classicisme admirable. Quelques-uns ont la beauté des temples doriques. Proportionnés d'après le nombre d'or par le divin instinct d'artisans de village, ornés d'une corniche et d'un entablement, ils ont vraiment grande allure.

Le dressoir

C'est un gros ventre surmonté d'une poitrine-visage des plus plates.

Son ventre est un bas de buffet : deux battants, trois tiroirs. Des cuivres bien fourbis, tirent l'œil.

Le plus souvent le buffet quadrupède se tasse sur les pieds de derrière et se bombe vers le haut. Le dressoir entier prend alors un air de grosse ménagère.

A tout instant on le soulage d'une miche plus grosse qu'un nouveau-né, de viandes, de lards, ou de rondes mottes de beurre qui semblent sortir la tête la première.

Le dressoir proprement dit, collé au mur, présente des rangées de balconnets parallèles décorés d'assiettes. On ne sait si ce sont des seins ou des yeux : des seins plats, vernis, aux tatouages charmants, ou des yeux aux grand cerne et aux prunelles de fleurs.

C'est le meuble le plus décoratif de la maison. Une petite armoire centrale y fait tabernacle. On y cache les fioles de pharmacie, les ordonnances du vétérinaire, un cœur en métal, un chapelet : tout le bric-à-brac de la vie.

Aux balconnets pendent des photographies de famille. Il y a des enfants morts dont le visage paraît noir dans la chapelle blanche, comme si la mort en avait fait déjà une race distincte, les bébés d'un autre continent.

Il y a des militaires, le galon large et bien en évidence, l'air du village.

Il y a des noces guindées comme des revues d'habillement, avec des alignements de mains sur les genoux, au premier plan, qui semblent d'une exposition horticole : la feuille à cinq doigts, les doigts-asperge etc.

On suspend aussi, près de ces « poltraits », les diplômes obtenus par les intellectuels de la famille, les *Certificats d'Etudes* encadrés de noir, papiers précieux qui attestent que Fanch Bitous, coupeur de blé noir, ou Cato Guen, trayeuse de vaches, a su autrefois accorder les participes et résoudre le problème des robinets.

Des images de première communion leur font pendant, où toutes les chevelures d'anges, de prêtres, d'enfants, passées au cosmétique, ont des reflets de paradis.

Un feutrage de mousse remplit l'intervalle entre le dressoir et les meubles qui l'encadrent. Des fleurs de papier y sont piquées à intervalles réguliers, comme dans les guirlandes de houx, à l'église. Et tout le dressoir, en effet, a un vague air d'autel.

Les armoires

Hautes, larges et profondes, elles sont rarement isolées dans un coin de la pièce. Elles prennent le plus souvent la suite du dressoir, bien serrées les unes contre les autres, bien alignées, dignes et affectueuses. On sent qu'il ne leur manque que des bras, pour vous serrer contre leur cœur quand vous passez.

Chaque membre de la famille possède la sienne et les armoires se sentent un peu sœurs, sentiment délicat qu'on ne saurait trop favoriser en les cirant équitablement, pour faire reluire leurs panneaux comme de très doux miroirs ambrés, ou encore en les garnissant de la même quantité de draps frais, herbés sur le Méné-Rouge, et qui embaument les cierges roux des ajoncs.

Cependant, on ne peut cacher la mésentente qui règne entre les armoires de bois sombre et celles de bois clair, entre les armoires d'ombre et celles de lumière, et plus généralement entre les meubles de chêne et les meubles de châtaignier, de merisier et de sapin.

Les premiers symbolisent l'ancienne Bretagne. Leur chair puissante et ferme, leur magnifique membrure, vient des forêts druidiques.

Des parents très anciens dont on ne sait plus le nom les hantent. Souvent, quand on déplie à deux un drap au grain rude, il échappe des mains du plus faible avec une ondulation vivante qui ne trompe pas. Une ombre était blottie dans les trous de la trame, elle-même trame de vides, drap brumeux....

Les sculptures sont belles sur leurs bois sombres. Des panneaux d'armoire aux tons havane flamboient parfois d'Y, de cœurs, ou d'ostensoirs en buis jaune. Les ferrures mettent leur note d'argent sur ces corps sans sévérité, mais toujours pleins de grandeur, de décence, de noblesse paysanne. Des bassines de cuivre, des chaudrons énormes, surmontent la muraille de chêne d'une sorte de voie triomphale, de procession solaire.

Des rouets, de-ci, de-là, dessinent leur carcasse d'astres aux rayons noirs, de feux d'artifice éteints, car le chanvre n'y flambe plus guère.

Broceliande

Les jeunes ménages depuis longtemps déjà ne veulent plus du mobilier de chêne.

Les bois clairs ont conquis ces jolis cœurs ; l'âge des cuivrures a remplacé celui des ferrures.





Parfois même, comme dans le flamboyant style de Rostronen, des clous à tête dorée s'en vont par constellations dessiner des géométries, des Saints-Sacrements, des chiffres entrelacés, sur tous les panneaux.

Des cretonnes claires venues de la ville égaient encore ces meubles gais, un peu faciles, un peu vulgaires.

Le lit-clos finit par disparaître dans ces mobiliers plus modernes. On se couche comme tout le monde sur des lits plats, où l'on dort platement.

Pour moi, je te regrette, lit-clos hautain comme un manoir, manoir de la nuit, tour des songes, temple de l'amour, porte de la vie et porte de la mort.

Je vous regrette, meubles de chêne qui veniez de l'antique Brocéliande. La forêt entraît avec vous dans l'humble maison. Elle se joignait à la pierre des ménés, à l'ardoise de la grève, pour abriter les hommes. Elle ne cessait pas d'être pour cela. Elle continuait, sur le placître de terre battue, ses enchantements.

Aux heures de nuit, quand les Bretons dormaient, les rêves des hommes et les rêves des meubles se mêlaient.

Les cerveaux humains devenaient des buissons d'images aux branches indistinctes, feuillues de mémoire, fleuries de désirs, lourdes de fruits à demi dévorés par soi-même visiteur de soi-même, avide comme un incubé de toutes les miettes mentales, de tous les restes de soi.

Mais des secrètes fibres du bois, mille manifestations aussi se levaient. Le lit-clos, l'armoire, quittaient leur qualité quotidienne de mobilier, se cherchaient dans leurs recoins, dans leurs tiroirs, sous les planches où les toiles d'araignée accumulent un peu de substance grise, et ils y retrouvaient l'âme de leur jeunesse.

Heureusement, on ne reçoit guère de visites la nuit, car la pièce devenait alors d'un encombrement étrange.

Chaque meuble poussait des racines, poussait des branches dans tous les sens, et c'était un véritable sous-bois dans l'enfilade de la maison.

L'espace entre le sol foulé et les poutres ne leur suffisait pas, et d'ailleurs, les poutres elles-mêmes se couvraient de frondaisons de rêve.

C'était Brocéliande, une Brocéliande occulte, ectoplasmique, qui ressuscitait dans la nuit. C'était le beau dédale des chênes, dressés comme au temps où ils figuraient les gratte-ciel d'Arghoat, avec des bardes, des druides, des dieux, à chaque étage.

Les crêpes d'Is

La cuisine, dans les maisons campagnardes, se fait sur les dalles de la grande cheminée, peu commodément d'ailleurs, puisqu'il faut se baisser pour entretenir le feu de fagots ou d'ajoncs et pour surveiller les mets.

Les nourritures des bêtes tiennent une place majeure. De monstrueuses marmites de noces de Gamache ou d'Ubu s'emplissent de choux verts, de panais, ou de pommes de terre, crânes décervelés, parties arrachées, cuisant à gros bouillons.

Pour les hommes fument des pots-au-feu, des chaudrons de bouillie, des crêpes, sur des crêpières jumelles.

Il est beau de voir les disques des crêpières, oints de beurre, humides de reflets, chauffer sur leurs trépieds.

Il est appétissant de les entendre chanter sous la langue de pâte qui les lèche, s'étire et finalement s'étale jusqu'à tout recouvrir.

Quelques jeux de râclette, de spatule, tous instruments de forme pure comme le disque lui-même et voilà réalisé dans l'espace un cercle léger de fleur de froment ou de fleur de sarrazin, par la magie d'une vieille en coiffe, qui, accroupie auprès d'une terrine de pâte, surveille deux lunes noires...

Is, la ville maintenant enfouie sous les flots, Is, la sonore qui tinte encore sous les coussins des mers, était renommée pour ses crêpes.

Ahès, la fille du roi Gralon, retroussant ses beaux bras brunis par l'embrun, brassait elle-même la farine et le lait, l'or du beurre et l'orange de l'œuf, selon les proportions rituelles. Elle y mêlait un certain tafia venu de l'île des cannes, de la vanille, que des marins vendaient sur le port ; ou encore des jus de pommes méditerranées, chromes et orangées.

Sa réputation de dentellière de crêpes était si grande que l'inconsolable roi de Toula (qui n'est autre que Thulé et que l'Islande) en vint manger tout exprès, pour voir si ses larmes cesseraient, si son cœur n'affolerait plus les aiguilles aimantées.

On dit qu'Ahès s'appliqua si bien à lui faire oublier la reine, qu'elle s'oublia elle-même, et ce fut ce veuf vertueux qui, à force de crier peureusement : « Ne me touchez pas ! », le premier l'attoucha.

La virgine Ahès, lancée comme un galet de lait, fit des ricochets sans nombre dans l'amour. Mais elle n'abandonna pas ses crêpières d'argent.

Elle en fit même les complices de ses luxures. Elle joignait à la pâte des aphrodisiaques frénétiques. Au jusant, elle allait cueillir dans la baie de Douarnenez ces algues vaguement génitales, ces écumes vaguement séminales, qui sont l'impudicité de la mer.

Les crêpes passionnées redonnaient la virilité aux vieux rois, aux bardes bavants, aux archidruides sourds. Ahès, qui rêvait de devenir duchesse d'Armorique, reine des deux Bretagnes, impératrice d'Occident, ne craignait pas de les servir pour qu'ils servissent ses desseins.

Mais elle savait aussi combiner des pâtes mortelles pour se débarrasser des amants importuns.

Il y avait les crêpes rouges, qui faisaient suer du sang et donnaient à leurs victimes, comble de l'art, un air d'assassin.

Il y avait les crêpes vertes, qui vous faisaient mourir au contraire délicieusement dans un rêve de pacages verts, de grottes sous-marines, de confitures de fucus.

On a chanté sans fin les cloches d'Is. Il n'est poète breton qui ne les ait entendues ;





JEUNE FEMME
DE LOCRONAN



mais aucun, en vérité, n'a eu l'imagination assez attentive pour démêler qu'il ne s'agissait pas de cloches.

Ces adorables carillons que l'on ouït le soir, sur les flots calmes, tandis que croisent par la baie des flottes de follets-de-mer, proviennent de disques d'argent doucement frôlés par des battes de coquillages.

Ce sont les crèpières d'Is, voluptueuses et mortelles, qui sonnent on ne sait quel rassemblement d'ombres, comme on appelle, la saison venue les essaims d'abeilles, dans les vergers d'Arghoat....



Le clocher ou l'échassier de pierre

Pour construire l'église, on n'avait accepté, du tribut rocheux des Ménés, que les pierres de grand calibre, les gros blocs scintillants qui ressemblent déjà à des fragments de statue, à des torsos, à des épaules, d'une chair grenue, fraîche et bleue.

On les avait taillés en cubes, en prismes parfaits, pour qu'ils ne gardassent plus rien de cette vie suspecte, trop païenne, de la pierre tendre et nue.

On les avait assemblés en haute nef et en haut clocher : postes de la bonne parole, diffuseurs de l'esprit de Dieu.

Le clocher de Sant-Milienne est élancé comme un échassier qui surveille ses chasses pluvieuses : les toits souvent mouillés, les deux rivières luisantes, et la couette des prairies.

Toujours le premier levé, le clocher entame une petite causerie pour dissiper les mauvais rêves.

Il dit à la gelée :

— Tu es belle comme une Satane ! Te voilà toute en crépine d'argent, mais pourquoi flétris-tu les bourgeons, les boutons, les mignons de la paroisse ? Tu fais éclater la minuscule tuyauterie des plantes tendres, et il n'y a personne pour la réparer dans le bourg. Ni le mécanicien, dont les gros doigts sont bons pour les moteurs ; ni l'horloger, décoré du Dragon de l'Annam, dont les doigts fins sont bons pour les rouages des montres. Mais les doigts superfins nécessaires pour remettre en état les canaux crevés des petits pois, des choux cabus, où veux-tu que je les trouve ?

Encore moins les légers doigts d'électricien nécessaires pour remettre les plombs que tu as fait sauter aux bourgeons des lilas, et sans lesquels nous n'aurons pas cette illumination suave, cette griserie de printemps qui vous donne envie d'aller tout de suite au paradis de toute suavité, vers les lilas de Dieu.

Mais le clocher dit à la rosée :

— Le bourg a l'air mort. Il semble que rien ne s'y passe. Sauf la foire, la veille du pardon, jamais le moindre marché. Si. Il y a toi, chère petite rosée.

Rien n'échappe, sais-tu, à l'œil des oiseaux. Dès le matin, je vois le déballage de tes milliers de verroteries sur l'herbe.

A qui vends-tu tes belles sphères irisées, aussi belles en miniature que la sphère des cieux en immesure ? Tu les vends aux créatures de l'air, aux angelots du ras du sol, qui vont les porter à Marie, et ajoutent à ses litanies de doux noms inspirés par toi :

*Perle liquide,
Prunelle des prairies,*

...C'est un poste de choix que celui de clocher, dans un bourg d'Arghoat, où les prairies viennent de partout amollir le sol rude et creuser un val de tapis au milieu des hautes roches.

Celles de Loguivy sont si ruisselantes qu'on a envie de les tordre et de les mettre à sécher sur les ajoncs du Méné-Rouge.

Par ses narines de lichen, le clocher respire cette surprenante odeur d'herbe et d'eau qui vient, à travers mon enfance, me suffoquer dans la ville où j'écris, et me donner une nostalgie épaisse, un besoin fol d'arracher aux mottes leurs touffes de cheveux, de sentir mincir entre mes doigts le cou d'oiseau du fil de l'eau...

Souvent, de la laine monte du val, et le clocher qui sait tout, ne sait pas si c'est du brouillard ou des floques de cette plantule des prés, toute ouate et douceur, que l'on nomme (sant Milionne, aide-moi, car on ne l'a jamais nommée devant moi!)... que l'on nomme :

brebis fleurie.

Le joli nom donné dans mon pays à la fleur de brouillard !

Ne confondez pas cette brebis fleurie, toute petite, toute brebiette, avec la reine des prés, la haute spirée, qui sort de sa poche, à un mètre du sol, une pochette de dentelle crème.

Tiec-des-Bruyères.

Je crois que les plus belles prairies se trouvaient sur la route de Plougras ; mais pour y atteindre il fallait traverser tout le bourg et gravir un long raidillon aux flancs du Méné-Geort, Aussi n'en usions-nous que les après-midi de dimanche ou de fête.

Au bout d'une demi-heure de marche, on tombait dans ce paradis de prairies, plus admirable encore que le nid de Lise-la-Noire.

A vrai dire, je n'en revois qu'une et je ne puis même la délimiter avec précision ; mais elle m'envahit de son intrusion moelleuse.

C'est une prairie symbolique qui lève l'ancre, ramenant sur son pont herbeux quelque souche de chêne qui la retenait au mouillage.

A présent, radeau vert, île flottante, elle vient à quai dans mon souvenir avec sa cargaison de fleurettes, de glaives et de hallebardes.

Elle accoste surtout avec ce mot qui tombe et qui casse, qui casse en chantant, bruit de verre et d'eau : *la cascade.*

La cascade est un lieu hypnotique.

Ce camelot d'eau vous étourdit de sa voix creuse, de sa laryngite liquide.

Il vous montre ses cartes de dentelles que vous fixez malgré vous, qui vous fixent, qui vous font tourner la tête.

Une envie subite, venue on ne sait d'où, vous prend alors d'enjamber le garde-fou et d'aller plus près examiner cette pacotille de tulle à gros bouillons et de mousseline frivole.

Des roches noires et des ombelles. Je m'agenouillerais devant une ombelle. Elles ont

de si petites soies sur leur tige ! Elles sont belles, mais inflexibles. L'eau de la cascade est flexueuse... les roches et les ombelles se penchent. Vont-elles se décider ? Attendent-elles que vous vous décidiez ? Ricanent-elles, ou bien est-ce un écho ? un chuintement de l'eau ?...

Ouïs la voix creuse des cascades !

Entre sous cette cloche et écoute le silence.

C'est celui de la mort.

Écoute maintenant l'histoire d'un jeune Tiec des bruyères et tu comprendras mieux ce mystère d'eau, de terre, d'air, et de mortel amour.

Tiec-des-Bruyères habitait avec sa grand'mère le Méné-Goal, en face des prairies.

C'est le Méné des bruyères. Goal signifie le feu, le rideau de feu ; la mer de feu ; les milliers de drapeaux de l'incendie.

L'incendie, c'est la floraison des bruyères. Des flammes roses, violettes, mauves, rouille, s'allument chaque printemps dans la lande et ne s'éteignent que sous les draps mouillés des nuages de l'hiver et ses bottes de boue.

Mais c'est un feu qui couve. Si vous n'habitez pas le Méné-Goal, surtout si vous n'avez pas en vous-même l'étincelle ignée, vous ne verrez pas flamber les bruyères.

Tout au plus comprendrez-vous que ce sont des perles de couleur. Et si vous avez malgré tout, grâce au ciel, quelque folie dans l'imagination, vous supputerez qu'il y en a des myriades, presque autant que de grains de riz dans une nébuleuse, que de *stars* dans une Voie lactée.

Tiec-des-Bruyères était imprégné d'elles au point qu'il voyait rose. Tout lui paraissait rose, même les ciels ardoisés, la cascade savonneuse, le visage de sa grand'mère.

Mais tout de suite le rose pour lui tournait au mauve, puis à l'améthyste. Très vite, il voyait triste. A quoi sert d'être l'albinos de la gaieté, si c'est pour devenir aussitôt l'ange de la mélancolie ?

Tiec était amoureux d'une fille de Plougras qui l'aimait aussi à cause de ses yeux violets, pleins de bijoux, d'arborescences.

Tous deux sentaient le lait.

Un de ces jours si doux où les *turzunels*, les tourterelles, s'éveillent avec une chanson rauque déjà commencée pendant la nuit dans leur gorge amoureuse, Tiec et Annie s'attardèrent dans les prairies, et se connurent sous un saule qu'ils mirent en émoi, car il crut qu'on le retroussait, lui aussi, qu'on enlevait ses écorces, et qu'il se trouvait soudain nu, neigeux, moite de sa secrète sève, exposé aux regards trop brillants des amants. Ils se connurent de cette connaissance inexperte et désespérante qui fait qu'un immense désir à la bulle irisée, où se reflètent les joues, la verdure, la jeunesse, crève, dans la plus triviale réalité.

Tiec et sa bonne amie se séparèrent gauchement, lui se sentant immensément séparé d'elle au moment même où il pensait l'avoir rejointe dans ses caches intimes ; elle, épanchée, avec des larmes.





Tiec s'en revint par la cascade.

Il s'accouda, les yeux secs, regardant cette autre pleureuse. Il comprit que c'était une femme aussi, une garce d'eau ; mais, si différente de l'autre, qu'il en éprouvait presque du plaisir.

La fille froide et mouillée, dansait, dans sa chambre de roches, se couchait dans son alcôve de sable, sous des franges de fougères silencieuses.

A force de se pencher, Tiec sentit que ce ne serait pas difficile de se laisser couler, tout en bas, sur le sable...

Il saisisait l'énorme chute de verre et se laisserait glisser, le long de cette colonne, jusqu'aux flocons....

Une seconde suffit. La colonne blanche s'effrita sans tinter, le laissa entrer dans son goulot de cristal, ruissela sur lui, le suffoqua, le tassa sur lui-même.

Dans ses oreilles, des dames en deuil entrèrent en courant, qui disaient : « Il faut tout fermer ! »

Des petits garçons, aux yeux inoubliables, criaient : « Trop tard... Les luzes (les myrtilles) sont bons au mois de juin ; mais le lait caillé aurait un goût d'encre... »

Que faire de toutes ces images que la mort jette comme un poivre dans vos yeux fermés ?

Encore si ON pouvait mourir tranquille ! Mais dans la rivière, sous le plafond d'eau, ON le soulevait, ON le transportait, ON le déposait....

Tout cela, pour lui faire subir mille misères, lui tirer les bras, les jambes, la langue ! ON l'arrachait à la délicate torpeur.

(Qui, cet ON ? Le maître d'école, autrefois, ne permettait pas que l'on dît ON.) Le maître d'école ?

Mais oui ! C'était lui le bourreau, le sauveteur, qui se livrait à des tractions consciencieuses. Il n'avait jamais eu l'occasion de mettre en pratique sa leçon sur les secours aux noyés. Il se rattrapait.

Il venait de Plougras, à bicyclette, quand il avait vu entre les arbres un corps passer par-dessus le garde-fou.

Bravement, il s'était arrêté, avait repêché son ancien élève, et sottement il le faisait revenir à la vie. Tiec, qui avait tourné du violet au vert, ressemblait à une grenouille qu'on galvanise.

Epilogue moral

Le soir, remis de sa noyade, ayant bien soupé chez son sauveteur, Tiec se sentit de nouveau gaillard.

Il prit le chemin de Plougras par un clair de lune louche et pénétra dans la ferme de sa bonne amie ; mais comme il lui gardait quelque rancune, il se trompa à dessein et entra chez sa sœur aînée.

Deux petits bâtards naquirent le même mois, sous le même toit, de ses œuvres, le printemps suivant. C'était un résultat imprévu du secours aux noyés. Le maître d'école regretta ses tractions, si énergiques qu'il s'en était foulé le poignet. C'était bien fait.

On dit que Tiec devint le déshonneur de sa grand'mère, de l'amicale des anciens élèves, de sa paroisse, de son canton. Ce fut vrai du côté des hommes ; mais du côté des femmes il fut traité en vrai greluchon. Il les méprisait et en usait à sa convenance.

Quand il se promenait, enfin seul, pieds nus par les prairies, la brume féminine doucement le frôlait. Il la laissait approcher, il l'aimait ; il ne lui faisait pas d'enfant. Il la regardait de ses yeux subjugueurs et lentement la brume baissait ses paupières ouatées. Alors, bras dessus bras dessous, de longues heures ils se promenaient, et quand ils n'y voyaient plus, ils tournaient le commutateur des étoiles.

Epilogue suspect

Tiec aimait aussi la cascade qui avait apporté dans sa vie une diversion extravagante. On dit même qu'il composa des vers en son honneur, ce qui est après tout assez logique de la part d'un garçon insolite.

Il les arrangea sans doute dans sa tête quand elle divaguait sous les eaux :

*La grotte haute et creuse
toute sous mon talon
Pourquoi les pierres noires
avec ces bas de moire
et la saccade d'eau ces neigeux pantalons ?*

*Elle est tombée, elle est tombée
sur le plancher de la grotte
à gros bouillons fleur renversée*

*Elle est tombée créature friable
qui veut en vain remonter la pierrade
mais palpite beau lustre blanc
au mur mouillé de la cascade...*





SOUS LA CHEVELURE DE BROCELIANDE

Je te peigne en rêve, Brocéliande, tresse extrême de la Gaule chevelue.

Tu étais le *Poultrocoat*, le pays-sous-les-bois, la Douna, la Forêt Profonde, et l'on te nommait aussi la Terre Tranquille, à cause de ton silence prodigieux caillé en trente lieues de verdure.

Tes chênes si hauts étaient des tours druidiques. Les ovates verts, les eubages bleus, les archicubes blancs y montaient la nuit, au moment des menstrues de la lune, et d'une serpette d'or coupaient les boules de gui des étoiles.

Dans chaque boule, il y avait un message cosmique qu'ils savaient déchiffrer : prophéties relatives à Jules César, à Napoléon, à Lénine ; fragments du poème des sphères ; recettes contre les furoncles ; guerres de rues dans Sirius....

Nulle feuille pour la noblesse n'est comparable à celle du chêne. Harmonieusement dentelée, côte verte découpée de baies rondes, elle est vraiment faite pour couronner les victorieux.

Jamais elle ne paraît si belle que lorsqu'une touffe de lys l'accompagne. Le héros et la vierge. Les chênes de Brocéliande avaient pour lys les druidesses.

Aux flancs des forêts, le chêne fait filon de marbre. Les autres arbres sont de roche plus tendre. Lui seul peut ambitionner les travaux séculaires et pour un peu il ne s'en irait en poudre qu'avec la planète elle-même.

Les constructeurs de nefs des plus antiques marines-en-bois, celles du roi Arthur, du roi Marc'h, du roi Grallon, l'extrayaient des profondeurs du Poultrocoat, pour bâtir leurs manoirs flottants.

Grâce à eux, Brocéliande marina dans le jus huileux des grands ports : Is, Tolente, Nasado, Lexobie, toutes maintenant sombrées sous les mers.

Grâce à eux, elle connut les brimades des vagues océanes, qui font sauter les navires comme des conscrits, et les reçoivent dans leurs énormes barils de mélasse rousse ou de raisiné vert, les jours de tempête.

Les carènes de chêne, les ponts, les mâts, jusqu'aux chevilles, qui sont des langues dures coincées dans les trous, tenaient bon. La cavale avait beau se cabrer, elle devait accepter sur son échine ces hautes selles, d'où les équipages bretons la maîtrisaient.

Beffou-le-Haut

Je porte dans mon cœur plusieurs forêts, débris de la grande Brocéliande ; mais, celle qui fut familière à mon enfance, c'est Beffou.

Beffou recouvrait un versant de mont. Une route aux paliers vertigineux la limitait à l'ouest, qui, de loin, faisait l'effet d'un escalier de géants.

Il n'y passait personne, les ingénieurs ayant remédié à mi-mont, par une ellipse habile, à sa verticale trop rigide.

Parfois, pourtant une charrette de foin ou de blé l'escaladait, les chevaux claquant des fers, suant, soufflant et se demandant si ce n'était pas là l'échelle de purgatoire posée contre le mur du paradis. Cette pensée leur donnait du courage et ils tiraient dur sur la charge qu'obligeaient à tanguer les vagues de pierre figées en pleine route et négligées des cantonniers.

En fait, où disparaissaient l'attelage et la charrette ? On parlait naturellement de quelque ferme ; mais il n'y avait pas de ferme aux environs.

Montaient-ils tout droit au ciel, dont ils auraient trouvé le portail entr'ouvert ? C'est possible. Du foin bien sec, où se reconnaissent embaumées les frêles herbes de la prairie : les ray-grass, les dactyles-pelotonnés, les fléoles, et dix fleurettes mignonnes, ne se refusent pas. Ni du blé aux grains dodus, ni de la belle balle à couettes ni de la paille droite et dorée, pour le cas où il plairait à Jésus de renaître dans une étable. Saint Pierre, douanier du paradis, les avait peut-être laissé passer.

Mais d'étonnantes histoires se chuchotaient aussi, qui n'avaient pas trait au ciel, bien au contraire.

Dinn-dann-an-Douar

Il paraît que dans la terre vit un peuple nain dont les faces hirsutes sont pareilles à des mottes, les yeux gluants à des limaces, les cheveux à des herbes sèches, et les ventres à des taupinières.

Ils ont de petits doigts de taupes, un rire sanguinolent, une voix laryngée et d'extraordinaires goîtres en forme de Calebasses, de tonnelets, de boîtes-à-sel.



MARCHE AUX BESTIAUX. QUIMPER





FOIRE A ROSPORDEN.

Leur domaine court sous la terre, sans compter la terre sous la mer. Il comprend un immense réseau de poches vides, entre des strates mal collées, au sein de sous-sols soufflés. Il est fait de boyaux gros ou grêles, de cavernes profondes, dans les racines des montagnes, de chambres d'affleurement d'où les nains nous épient, aux jointures des couches de terrains, les sources camouflant l'écoute.

Leur royaume sphérique n'a pas de bout. Il s'étend sous la lande d'Armorique, sous les sables du Thibet, sous les Himalayas d'eau du Pacifique. Une nuit, l'Atlantide leur est tombée sur la tête comme un plafond. Ils en ont été quelque peu écrasés, mais s'étant frictionnés, et ayant remis leurs articulations en place, ils fouillèrent méthodiquement le cataclysme, firent les poches de la noyée.

Cet empire sourd se nomme d'un nom tintant : *Dinn-dann-ar-Douar*, le Dessous-de-la-Terre, ou encore l'*Agartha*.

Les peuples qui l'habitent cultivent le blé blanc, élèvent à la faveur d'une herbe blanche, des troupeaux pâles. Quiconque verrait passer, dans l'obscurité des couloirs, ou sous le jour trouble des grottes, leurs bœufs blêmes, leurs vaches dépolies, leurs veaux fantômes, se croirait chez les morts.

Aussi les sous-hommes sont-ils friands de froment cuivré, de blé noir, de foin vert et de bêtes bigarrées, voire d'hommes, dont la grande taille, la peau rose ou or, les yeux frais pareils à des astres, les épouvantent de beauté.

Leur maître, le Roi du Monde, conserve dans les bocaux géants de ses musées quelques nomades tombés dans des trappes, comme ils traversaient les déserts.

... Était-ce le peuple nain qui enlevait les charretiers et leur charge sur le haut Beffou ?

Goariva

Il y avait encore d'autres ravisseurs possibles. A une lieue environ de la forêt, caché dans un nid rocheux, au plus haut sommet de la chaîne des monts, se trouvait le village de Goariva. Ce nom, il l'empruntait à un affluent de l'Aulne, elle-même rivière, au nom musical, comme toutes ses sœurs bretonnes, de l'Aven à l'Ellé, de l'Elorn à la Laïta, de la Penzé à ce Goayen qui a presque la saveur de la goyave des Tropiques.

Jadis, un manoir servait de base aux sires de Goariva pour rançonner le pays. Ils soulageaient les marchands de leur or, de leurs draps, de leur café et de leur rhum des Iles. Ils soulageaient les paysans de leur blé, de leurs cochons, de leur beurre, de leur cidre.

Ils n'oubliaient pas les filles, leur prenant ce qu'elles tenaient si chaud caché, et qui était souvent leur cœur.

C'étaient de grands gueusards de gentilshommes brigands, d'une allure de tous les diables, mais qui à présent n'avaient plus rien du gentilhomme, étant devenus de fieffés maquignons.

La faute en est du reste à la maréchaussée, ces contre-brigands qui attendent

platement leur argent, comme des fonctionnaires, et interdisent l'initiative militaire, l'échange à main armée, les bifurcations imprévues des marchandises. Heureusement, ce sont gens déliés, ces Goarivains. Autrefois chevaliers, ils ont trouvé moyen de rester chevaliers encore, et dans l'industrie même du cheval !

Ils s'abattent sur les foires de la région, et là, par la force étourdissante de la parole, ils achètent pour rien les chevaux tarés, les carnes impossibles. Qui les voit remonter les pentes de Goariva avec ces juments borgnes, ces étalons boiteux, ces poulains danseurs de Saint-Guy, ces rosses efflanquées dont les côtes font l'effet des cerceaux de carriole, voit une fameuse procession de caricatures sur ces rocailles.

Mais les saints n'opèrent pas de miracles à propos de paroissiens bien portants. Il leur faut à redresser ce qu'il y a de plus tortu, à guérir ce qu'il y a de plus suppurant, de plus variqueux, qui sent la peste. Alors, avec cette fichue matière, ils vous ont des réussites saines, gaillardes et riantes, à vous en ôter la respiration.

De même les maîtres maquignons de Goariva. En un mois, ils vous métamorphosent leurs rebuts de bêtes, si bien que le diable lui-même ne s'y reconnaîtrait pas.

La première semaine, ils leur font prendre l'herbe-à-ruer.

C'est une drogue fulminante qui les démange de l'astragale au paturon. Aussitôt les rosses de ruer sur le pavé de Goariva avec un tel feu, qu'on entend de la vallée un étonnant bruit de cavalerie, sans qu'on voie pourtant le moindre peloton déboucher sur Loguivy ou sur Plougras.

Quand ils ont ainsi rendu de la souplesse aux extenseurs et aux fléchisseurs, le tout soutenu par une copieuse nourriture poivrée, les maquignons de l'école de cavalerie de Goariva, — trente chaumières sur une plate-forme aux murs de pierres sèches, mais des trésors enfouis par potées dans la roche ! — les maquignons donnent à leurs bêtes la *planta pistolata*.

Ce nom est probablement espagnol. On sait les affinités, échanges et accointances entre l'Espagne et la Bretagne depuis le duc de Mercœur et peut-être même depuis Ibère I^{er}. Le réal est toujours l'unité de monnaie bretonne, et il y a encore des fruiteries espagnoles dans toutes les petites villes. On trouve ainsi, à Lannion, de la valence de Madrid ; à Guingamp, du malaga de Barcelone ; à Pont-Aven, des bananes d'Algésiras ; à Morlaix, des raisins de Castille et à Goariva, la Planta Pistolata, dite vulgairement herbe-à-pêter.

La seconde semaine de métamorphose est donc consacrée aux exercices d'artillerie et ces détonations étonnantes remettent le cœur en place aux rossinantes. Mais quand elles pétaradent toutes ensemble sur l'aire du village, les paysans d'en bas, cette fois croient à l'orage et emportent aux champs de vieux parapluies, ajourés comme des clochers, pour arracher leurs panais à l'abri.

Le plus beau, c'est la troisième semaine. Entre Goariva et Beffou, s'étend une savane herbeuse et boqueteuse, où vous pouvez voir, en train de sécher, des chevaux aux robes admirables. Les maquignons, en effet, les repeignent.

Les uns sont blancs d'un blanc de plâtre : on dirait des chevaux moulés, chiricotés, des chevaux-statues. D'autres sont noirs comme le hara du négus ; d'autres alezans et



①







Castell de Torquedada 1988

si semblables au miel que des nuées de mouches viennent leur sucer les flancs des quatre coins du canton.

Quelques maquignons sont plus que de simples badigeonneurs. Chaque génération a son grand peintre qui réussit les robes mélangées, à tel point que la nature elle-même ne fait pas aussi bien.

On parle encore de Fanch Piou qui avait la spécialité des *isabelles*, de Potik Jaouen qui brossait des *bais* impeccables, de François Lestic, dont les *aubères* vineux donnaient soif aux gosiers en pente de la horde. Mais Louiss Kalarec l'emportait sur tous. Il peignait même le *rouan*, le cheval tricolore, et le *pommelé* pour lequel il faut un tour de main peu ordinaire.

Elevant la peinture de chevaux à la hauteur d'un feu d'artifice, il ornait même les bêtes les mieux retapées de balzanes, de pelotes, de croissants ou d'étoiles.

Comment voulez-vous qu'avec de tels virtuoses les chevaux les plus ternes ne devinssent brillants, les plus cagneux droits, les plus flasques entreprenants ?

Les mélanges dont ils arrosaient leur avoine y étaient aussi pour quelque chose. De qui tenaient-ils le secret de ces eaux de jouvence, de ces élixirs, de ces philtres d'amour à rebrousser les hongres en étalons ? Des vieux sorciers sans doute ; en tout cas, les recettes avaient du bon.

Eux-mêmes en usaient, pour leur personne, et à peine à moindre dose. Aussi ne voyait-on jamais de Goarivains ou de Goarivaines alités, sauf à l'article de la mort.

S'ils se couchaient dans le jour, c'est qu'il s'agissait d'une ivresse à cuver ou d'une grossesse à liquider ; encore, en ce dernier cas, la femme était au lavoir deux heures auparavant.

Une fois leurs bêtes métamorphosées, les Goarivains les conduisaient à la prochaine foire.

Ils revêtaient la blouse bleue cornouaillaise, le grand chapeau plat pelucheux au large ruban, se taillaient une badine de coudre blanc, et en route pour Lohuec, Callac ou Bré !

Vous pensez peut-être qu'ils évitaient de revendre les chevaux sur les foirails où ils les avaient achetés ? Vous ne comprendrez rien jamais aux poètes ni aux maquignons épiques. C'est justement là qu'ils adoraient les replacer, et la légende prétend même qu'ils les remettaient de préférence aux mains de l'ancien propriétaire, qui n'y voyait que du feu.

Peut-il se douter, ce brave homme, que cette jument isabelle si fringante qu'il vient d'acheter est la vieille rosse baie dont il s'est défait la saison précédente ?

Aussi le soir, la foire finie, nombre de bolées vidées, quelle est sa stupéfaction de voir que le nouveau cheval connaît bien le chemin du retour !

Par habitude, il lui a redonné le même nom qu'à l'autre, — car nous aimons mâcher les mêmes paroles comme les mêmes nourritures, — de telle sorte que Mogi s'entend appeler encore Mogi par la même voix familière.

Le nouveau Mogi, comme l'ancien, s'arrête de lui-même aux bouchons égaillés au bord de la route, et il prend juste comme il faut le tournant pour entrer à l'écurie, — son écurie ! où les larmes lui viennent aux yeux en voyant que rien n'est changé.

Hélas, rien en effet n'est changé, car en quittant le climat magique de Goariva, les enchantements perdent leur pouvoir.

Les plaies et les bosses, les vices rédhibitoires, se réinstallent avec satisfaction dans les vieilles places, d'où les embrocations, l'herbe-à-ruer, l'herbe-à-tonner, les avaient chassés.

Les badigeons eux-mêmes tombent, et le maître voit avec stupeur sa bête se métamorphoser à rebours, suer du blanc, pisser du bleu, fumer du vert.

Une vraie pelade de couleurs déguise Mogi II, et, à mesure qu'on l'étrille, Mogi I^{er} réapparaît par plaques, puis tout entier.

Le paysan, éberlué, reconnaît le vieux compagnon qu'il avait vendu non sans remords, car on doit laisser mourir chez soi les vieux serviteurs. Au fond, ces bougres de brigands de Goarivains sont des redresseurs de torts, des protecteurs de l'infirmes et du vieillard, des justiciers.

Alors l'homme et le cheval tombent dans les bras l'un de l'autre.

— Mon brave Mogi ! dit Fanch.

— Mon cher Fanch ! dit Mogi.

Fanch pousse un soupir. S'il en a fini avec le cheval, il faut maintenant commencer avec sa femme, la mère de sa femme, sans compter ses belles-sœurs. A longueur de journée, il entendra leurs lamentations et leurs ricanements. Heureusement Mogi saura bien reconquérir, une à une, ces bavardes....

Là-bas, à Goariva, les maquignons mènent une fête extravagante et roulent ivre-morts, dans la savane, parmi les pinceaux et les embrocations.









CHANT SUAVE ET SAUVAGE DE L'ARMOR



DORS, Brocéliande d'aujourd'hui, aux cheveux courts. Dors, Arghoat, coagulation de tristesse, je ne réveillerai pas ta solitude, car mon cœur est ailleurs.

Si je traverse mon pays, une fois l'an, d'est en ouest, c'est pour aller vers l'Armor. Pourtant, dès Vitré, à la glace du wagon, tu me dis un bonjour tendre.

Petits champs

C'est en juillet. Je te caresse du regard. Je t'adresse maintes louanges qui te font sourire de plaisir.

— Il n'y a que toi, cher pays, pour avoir d'aussi petits champs, si bien arrangés en corbeilles. Dans chacune tu places une moisson de seigle, d'orge ou de sarrasin, qu'admirent les passants du ciel : les oiseaux longs-voiliers, les anges touristes, les saints celtiques, coiffés de casquettes de capitaines au long cours.

(La conversation est si spontanée que cette incidente grossit...)... Il paraît que ces bons saints ne peuvent tenir en place sur les quais de la béatitude et qu'ils organisent sans cesse des *va-et-vient* de sauvetage entre leurs paroisses — les Plou..., les Ker..., les Log... — et le Paradis, où l'on ne voit plus que des Jean Gouin, des frères de la côte, des gardiens de phare....

Ici, l'Arghoat me fait doucement remarquer que l'Armor n'est pas toute la Bretagne

et qu'il serait plus courtois de ne pas assurer le Paradis aux seuls inscrits maritimes devant lui, père de tant de soldats.

Je maudis ma passion, et j'entame un éloge ardent des saints terriens : saint Corlay qui avait converti tant de pommes aigres, saint Carnoët, qui avait inventé le broyeur d'ajoncs pour broyer les péchés de la lande. J'exalte aussi les soldats bretons, fils bien-aimés des vieux saints héroïques, et mes paroles mettent un baume au cœur de Guingamp, de Plouigneau.

Quand j'ai terminé, l'Arghoat me demande de revenir à ce que je disais de ses champs en corbeilles.

— Arghoat affable, pour que les passants du ciel jouissent d'une plus belle vue plongeante sur les corbeilles sans nombre de tes champs, tu as cerné ceux-ci d'arbres, ce qui en fait des puits profonds, des citernes vertes, où dort une nappe de froment, de lin, de trèfle rose.

Arbres bretons

Mais ces arbres sont bien singuliers. N'aurais-tu pas le même Maître des Eaux et Forêts que les autres campagnes, Arghoat ?

Ailleurs, un arbre est fait d'une toupie de verdure sur un poteau nu. Au contraire chez toi, il s'élançe depuis terre en un svelte fourreau de feuilles. C'est vers le haut qu'il s'amincit, en col gracieux, pour permettre aux dernières branches enfin de faire fourche et d'épanouir une tête en ombelle.

Que sont ces créatures végétales, ces oiselles, ces demoiselles de limbes ?

— Ce sont des ormes.

— Quoi ! l'orme du mail....

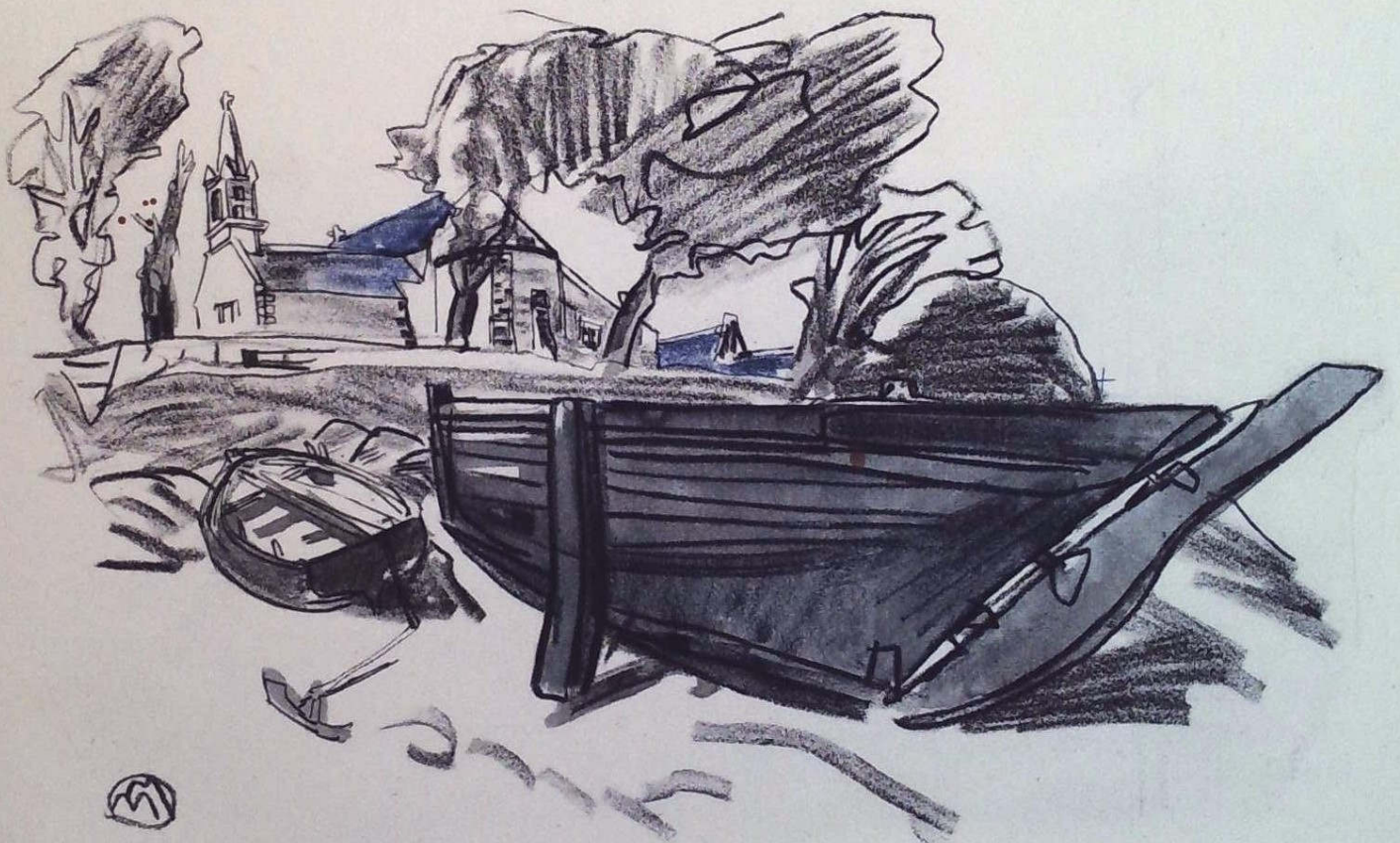
— Oui, mes paysans voulant des fagots, les taillent ainsi, leur laissant une robe longue de rameaux qui les fait ressembler aux innocents d'autrefois, dans les villages. Ce sont mes innocents verts, mes rêveurs géants et graciles, dont le rêve s'enracine profond dans ma terre.

Je ne taille point d'ailleurs que mes ormes. Souviens-toi des chênes....

Fermant à demi les yeux, je revois alors les chênes hallucinants de mon enfance, non plus le grand arbre druidique de Brocéliande, mais le chêne nain élagué, étêté, amputé au ras de l'écorce et se terminant en moignon sinistre sur le ciel. L'hiver suivant, après que les branchettes ont du haut en bas poussé sur son pourtour et qu'il perd ses feuilles, il redevient non moins sinistre, mais plus bizarre encore, chenille poilue, monstre difforme, dont les alignements, sur le socle des talus, semble aussi mystérieux que les files de menhirs dans la lande de Carnac : exhibition de totems d'on ne sais quelle tribu mal démêlée d'animales origines.

A cette évocation, une tristesse se lève en moi. Arghoat, j'ai peur de tes fantasmagories ! La fleur de joie est si fragile qu'il faut lui chercher des climats propices. Je préfère aller à la joie. Au reste, mon billet est pris vers elle.

Je bifurque. Adieu, Arghoat !





LA JOIE MARINE

Salutation

La mer, c'est la joie.

La mer, c'est le grand rire bleu qui éclate, l'été, autour de la terre. Ce sont ces dents d'écume, cette respiration rythmique, cette haleine salubre, cette ivresse !

Toute ma vie je réécrirai des Salutations marines, des Voyages vers la Mer, des Noces des Éléments, tellement ces thèmes se sont imposés d'eux-mêmes à mon esprit et y éveillent de délectations.

L'air marin descend dans la grotte des poitrines comme une langue d'iode, une visitation de sel ; mais il vivifie aussi les centres plus subtils, les chakras, les soleils psychiques. Un flux et un reflux de pensées animent l'abstrait espace où navigue l'esprit. Comment une telle fomentation d'énergies, celle du sang et celle de l'âme, n'engendrerait-elle pas la joie chez un vivant ?

Qu'y a-t-il au cœur si serré de la joie, — cette rose ?

Il y a le goût de vivre ; le désir soudain d'exercer les athlètes amis que sont nos membres. Il y a le besoin généreux de se monnayer en spontanéités, voire la folie de faire sauter la banque quotidienne par quelque coup imprévu et délirant, pour le plaisir, tant est devenue profonde la foi en la facilité de vivre, la confiance que le dieu de la joie arrangera tout.

Le corps a des envies de bondir, de baller ; l'esprit, de tirer des feux d'artifice gratuits ; le cœur, de coller des papillons amoureux, sur chaque être et sur chaque chose.

Et comment la mer ne serait-elle pas communicatrice de joie, puisqu'elle est la plus vivante des forces ?

Elle appartient dans la nature sinon au règne qui marche, du moins au royaume dynamique.

Elle semble sortir de ses immenses palais vitreux, des cavaleries innombrables, des artilleries tonnantes et fumantes et, pour mieux vaincre la terre, des sérails de sirènes qui s'avancent, pieds nus, vers la côte.

Les rochers et les sables les laissent passer, mais les retardent perfidement pour baiser leurs pieds glauques. Si bien que la vague, qui courait nue, les seins tendus, l'épaule transparente et la tête emperlée, cherche d'un col inquiet qui la retient d'en bas, quel amant sous-marin ? et comme elle avance, poussée par l'élan de ses bras, mais les pieds empêtrés dans la grève, brusquement elle tombe, devant mille admirateurs venus vers elle, non seulement des profondeurs de l'Arghoat, mais de Paris, en fauteuils roulants ! Les Champs-Élysées sont là, et la plaine Monceau, et la rue Erlanger. Il y a même des Londoniens et des New-Yorkais, pour savourer la chute de l'odalisque d'eau sur la plage bretonne.

Quelle humiliation pour elle de choir ainsi ! Confuse elle se retire, dans son désordre de belle, non si vite qu'elle ne laisse aux baigneurs le temps de tout voir. Elle va d'ailleurs revenir dans un instant. Elle trouve doux maintenant de tomber. Elle consent que le rocher la mignotte et, chaque fois qu'elle s'écroule, elle rit, montre ses dessous écumeux, et invite ses amants à la poursuivre.

Bains

On n'épouse la terre qu'au jour de la mort ; encore met-on entre elle et vous des épaisseurs ; mais on épouse la mer odorante, au lit des plages, pourvu que l'on soit intrépide, qu'on sache, du talon et de l'épaule, surmonter la géante, et non se laisser étouffer et piétiner par elle.

Les bras en proue, vous foncez dans cet amour enveloppant, et la houle referme sur vous ses flancs frais, vous croit devenu algue, poupe, dauphin. Le corps d'ambre s'enchâsse comme un motif mouvant, dans l'énorme émeraude.

L'homme connaît alors une joie minérale. Il sent cette pierre liquide battre partout sa peau froide, tandis qu'il se débat souplement, d'un rythme nageur, les yeux en périscope au ras de l'eau.

Lorsqu'il sort, dans une gloire ruisselante, qu'il marche, dieu bipède, sur la plage, il éprouve qu'il est vraiment une belle construction bien carénée, bien gréée, pourvue d'une chambre des machines, d'un poste de commandement, de ponts et d'entreponts, comme un tailleur de mer. Il sent avec ivresse qu'avec sa charpente, ses muscles, ses nerfs, sa pensée, sa semence, il conquerra la terre.

La joie vitale que la mer communique à l'homme, elle la communique aussi à la côte, tant elle la façonne et la rend vibrante.

Elle met à nu ses vertèbres de granit, modèle ses chairs, l'affine par son commerce



LEZCOFF





incessant, si bien qu'elle arrive à faire de la statique terre, la complice de son mouvement.

Elle force les caps à l'épier, leur donnant cet aspect de bête couchée ou de sphinx. Elle oblige les îles à se redresser, à faire front comme des citadelles. Les goulets doivent boire ses courants, les jetées embrasser son flot, les baies le serrer sur leur cœur de sable. Elle bat du tambour sur les plages, et les coquillages, qui n'étaient que de passives oreilles, deviennent des lèvres chuchotantes prêtes à vous dire d'étranges secrets.

Le littoral ressent le plaisir d'être vivant. Il chérit passionnément la mer et, dès qu'elle se retire, il devient béant et funèbre.

Les herbiers, les havres, respirent alors une tristesse nauséuse. Une pieuvre pourrit sur des galets, charogne des mers. Les navires désespérés, dans les ports déserts, se recouchent sur la vase, comme Jean-François-de-Nantes sur le lit suspect, quand la belle-de-bouge est partie, emportant « une montre, une chaîne, valant une baleine, oh mes boués! »... Tout souffre, tout suppure.

Aussi quelle fête quand la marée revient avec son formidable train de flots, ses vents cueillis à la Rose, ses oiseaux volés aux volières des Iles, ses voiles détachées des huniers. Tout se ranime. Le port se lève du tombeau.

Le *Jean-François*, de Nantes, capitaine Corlouër, se dandine doucement sur les eaux retrouvées. Tout rit, tout clapote, tout sent bon l'odeur vierge des espaces de sel.

Yvon Arzur, crabillon du môle, futur mousse, saute dans un canot et part à la godille pour l'aventure. Les mouettes rasant un groupe d'Américains gracieux et dorés, mais qui ont toujours l'air de porter le fond de culotte de leur grand-père, le vieux quaker de la Rivière Rouge. « Aoh, aoh! » disent les mouettes, sans pouvoir jamais aller jusqu'à « yes ».

Les dents brillent ; une grande jeunesse partout répandue chante à travers les vergues. Il fait bon vivre. Vive la mer !

Statisme de la mer

L'homme le plus vivant est celui qui combine les origines les plus tranchées, accumule les contrastes de dons et de caractère, se sent le maître unique du plus complexe royaume de possibilités.

Telle est la mer. Non seulement elle incarne merveilleusement le dynamisme, mais elle est statique aussi.

Elle est même plus statique que la terre, réalisant au lieu de cette stature verticale qui témoigne toujours d'un effort de charpente, d'une tension musclée, cette stature horizontale qui est celle de la stase, du repos.

C'est surtout quand le vent refuse, qu'aucune risée ne vient friser le flot, qu'elle incarne le mieux ce paysage étalé. Jamais elle n'est plus belle ni plus propice au rêve. Les grandes baies, les anses innombrables, les morbihans, et ces estuaires au grand cœur que l'on nomme les *abers*, deviennent alors des bassins miraculeux, des éventails de soie et, par temps couvert, des surtoutis miroitants portant des îles en terre brûlée.

Quand la brume épaisse change le soleil en une rose polaire, la mer vaguement phosphorescente semble de lait. Seuls, les nouveau-nés dans leurs berceaux, les vieux saints dans leurs auges de pierre, pourraient sans profanation la sillonner. Une telle sérénité est répandue qu'on sent la Terre-de-Promission toute proche. Elle se cache derrière les taffetas du brouillard, planète moelleuse, frégate du ciel, amerie pour débarquer des anges.

Mais par les beaux temps encalminés, où seule une légère brume de chaleur voile les lointains, l'aspect change. Les couchants surtout ont des magies imprévues sous ces latitudes et donnent des fêtes de poudre d'or. C'est le moment où la Bretagne ressemble à la Grèce, sous une lumière qui n'a pas la dureté de l'africaine, mais la douceur duveteuse de l'ionienne.

C'est l'heure où les Bretons gravissent l'Acropole, non en Cimmériens ivres mais en amis des déesses, pour dire à Athéna qu'ils la reconnaissent, qu'ils l'aiment, parce qu'elle est un des noms d'une Sagesse plus grande qu'elle pressentait déjà et que peut-être, depuis l'Asie, elle n'avait qu'oubliée.

La rade de Perros avec ses promontoires de douceur, ses Sept-Iles de plénitude et sa grande Tomé, Cyclade en fleur, est déployée comme un merveilleux voile votif. Et la mer chante à la rayonnante Raison :

— Vierge, tu es sans le savoir la fille de cette Vierge dont un temple se dresse là-bas, fruste et rose, au dessus de Ploumanac'h, le pays rosé. On l'y honore sous le nom de Notre-Dame de la Clarté. Elle est toute raison comme toi, sauf sur le point d'une folie de charité qui bouleverse son cœur.

Et moi, la mer je suis raison aussi, malgré mes apparents débordements. Vois ma nappe si plane, si unie, si bien soudée partout, et qui lisse le globe en une sphère parfaite.

S'il ne tenait qu'à moi, la terre serait un fruit rond. Il n'y aurait pas ce romantisme des montagnes : les pics, ces ténors en pourpoint blanc, lançant des invocations aux étoiles, et les gouffres, ces gosiers altérés de catastrophes.

Je ramènerais tout au niveau le plus simple, le plus nu, le plus classiquement émouvant.

Quoique mobile, je suis d'ailleurs le point fixe, la plaine de la planète, le niveau d'eau de ses architectures, sa constante de stabilité. Seule je permets de mesurer les basses terres, et les altesses, à partir de la coche bleue que je trace au mur du ciel.

Amour cosmique

... Être vivant, enfin, ce n'est pas exclusivement éprouver la joie vitale et la joie pensante de vivre ; mais c'est en éprouver aussi une inquiétude cosmique, sinon religieuse.

Notre existence, si clairement bornée et si mystérieusement illimitée, est une série infinie de problèmes emboîtés à la manière des poupées hollandaises dont chacune dédouble la précédente et double la suivante. Tant pis pour celui qui n'aperçoit que les poupées les plus extérieures. Tant pis pour l'homme qui ne peut franchir le pont-aux-ânes de la foi

consciente, et stagne dans une vie dont les actes les plus infimes sont pourtant basés sur des croyances si organiques qu'elles lui échappent.

La mer, jusqu'au fond des entrailles, est dévorée de curiosité cosmique. Elle a la passion de l'univers, la nostalgie du plus grand monde. Elle s'attache aux démarches de la lune, planète phtisique, masque blafard que parfois un charme redore.

Sans trêve, elle s'élançe vers cet amant qui la courtise tantôt de profil, tantôt de face. On dirait, à voir tourner sa double marée dans la cage de l'air, deux écureuils verts courant l'un derrière l'autre pour approcher la faîne délectable.

La marée, c'est la tentative folle de l'élément pour sortir de la prison sans mur. C'est l'attraction universelle, la gravitation par nobles enjambées. C'est la joie du grand raid cosmique, des virages-aphélie où les automobiles astrales passent, à des vitesses si prodigieuses que leurs chiffres même sont encombrants.

Bataille marine

Si, dans sa quête cosmique, la mer se heurte à l'obstacle de la terre, de toutes ses forces, elle cherche à le briser.

C'est ainsi que l'amante-marée, montant les pentes de la sphère, d'un Finistère à l'autre, de l'ibérique au celtique, contrainte de refluer dans le golfe de Biscaye, mais reprenant sa marche de gigantesque oiseau de jade aux ailes indéfinies et croyant le chenal de la Manche un des plus courts chemins pour mener à la lune, vient frapper, à la fois de biais et de front, au dur et têtue dolmen breton.

De Nantes au Raz de Sein, la côte est basse et nue ; aussi l'on dirait que l'Océan va la franchir ; mais l'Armor se fronce en une centaine de plis défensifs et, à l'aile tournante, l'état-major des monts se transporte sur les lieux mêmes. Les Montagnes Noires se tiennent derrière Quimper ; le Méné-Hom a son quartier général dans la presqu'île de Crozon, d'où il surveille l'Iroise.

Il est temps, en effet, d'endiguer le flot : toute la zone frontière est déjà submergée. De Belle-Isle à Saint-Gildas de Rhuys, la distance est si grande que de la longue jetée de Quiberon, avancée pourtant à mi-route, on n'aperçoit pas Belle-Isle.

Finistères

C'est donc le gros du continent qui se trouve maintenant en action, aidé au large par les fortins des îles et des îlots qui n'ont pas cédé.

Contre l'invasion incessante, il lance ses Finistères. Côtes Nord, où les granits flammés de porphyre offrent une étonnante sculpture de skaër scandinave, aussi bien que côtes Sud, ne sont que pointes : pointes du Van, de Pontusval, de Primel ; que têtes : Pen-hir, Pen Marc'h, Pen Fret ; que becs : Beg Léguer, Beg ar Raz, Beg Meil ; que groins, sillons, épées ou héaux.

La mer répond par de formidables brèches, par des Trous du Tonnerre, des Enfers de Plogoff, des Baies des Trépassés, des Gouffres de Plougrescant.

Aux marées d'équinoxe surtout, quand cette passionnée connaît on ne sait quel désespoir de ne jamais atteindre son amant blanc, elle subit une agitation frénétique, une épilepsie écumante.

Malheur aux navires qui se trouvent pris dans cette mer en folie. Comme les bacchantes saisissaient les jeunes hommes égarés parmi leurs sombres rites, alors qu'elles célébraient les mystères de Dionysos, et rompaient leurs membres, dilacéraient leurs chairs, la mer prend la coque sur son sein, la brise, arrache les vergues, tord les mâts et éparpille ces débris sur son abîme.

Le vent, qui l'accompagne, souffle sur ses colères pour les mieux grossir, puis entonne le *Miserere*.

Là-bas, dans les cimetières bretons, une grande croix de bois peinte en blanc, avec un nom et des larmes noires, marquera la tombe des disparus. Quant au gisant.... Où donc au juste est le gisant froid, aux orbites vides? Il décore quelque grotte glauque, vaguement vivant encore dans l'ondulation des eaux, et visité comme une curiosité du lieu par des touristes à pincés, à tentacules ou à grandes nageoires battantes....

Pour ce gisant absent, on ne prendra même pas, au pied de la croix, ce qu'il faut de terre pour un homme; mais juste ce qu'il en faut pour un enfant mort-né: un rectangle minuscule, de quoi faire fleurir une touffe de ces soucis oranges qui ont de si beaux yeux de sphynge fardée.

Quiberon et Penmarc'h

Les espaces les plus plats et les plus bas sont naturellement ceux où se livrent les batailles les plus terribles.

Telle est la Côte Sauvage, de Quiberon à Saint-Pierre, vrai bloc de ce Morbihan lugubre où les menhirs se dressent par centaines pour témoigner que l'ennui réussit à y pétrifier une race rêveuse.

Tel est surtout le soc de Penmarc'h ⁽¹⁾ enfoncé entre le couchant et le midi, au ras de l'océan.

Je l'ai visité un dimanche de Pâques, et parce qu'il faisait beau, parce que c'était dimanche pour les goémoniers, tout se trouvait si calme qu'on eût pu étrangement se méprendre.

Le grand plateau blanc vitré d'étangs, peuplé de maisons blanches, était partout fleuri de femmes bigoudènes, portant sur leur costume de velours noir aux justins chamarrés d'or, le manchon de tulle brodé, le bec Auer de leur coiffe. On avait l'impression d'un paysage du Nord, paisible et placide.

(1) Les touristes apprennent des indigènes à prononcer *Pinmarc'h* sans se douter que ceux-ci ont appris, à l'école du village, à franciser le nom. Les cadastreurs aussi auraient eu souvent besoin d'être rappelés au respect des noms qu'ils étaient chargés de transcrire.

St Cado





L'église, pendant la grand'messe, n'offrait sur les têtes rondes caparaçonnées de noir, que symboles phalliques, mitres, icebergs à rubans. Les coiffes y formaient un jardin neigeux et bien empesé qui n'évoquait en rien la mer terrible, comme l'eussent fait des capes de deuil, mais bien quelque Hollande, quelque Thibet imaginaires, et en vérité le vieux fonds celtique dans sa pureté primitive.

Et quand on allait chercher la mer derrière le phare d'Eckmühl, on ne la trouvait pas. Enveloppée dans un brouillard roux, elle ne voulait pas se laisser voir. Mais on devinait sa force hostile, cachée et repérant la terre.

Ce qui déconcerte et inquiète justement dans ce paysage, c'est qu'il soit au ras de l'eau. L'océan est là, de plain-pied, et comme c'est lui qui dispose de la cavalerie, on sait bien lequel des deux chargera, lequel arrachera tout ce qui n'est pas retenu par des crampons de granit.

Le champ de bataille a l'air d'un vague champ de brûlis, d'un terrain à vendre au bord de la mer. Tout est si plat que les ennemis évidemment sont dissimulés dans des tranchées profondes. Cette vague de brouillard, qu'aucune brise heureusement ne déplace, est l'indice de l'attaque.

Lorsque les vagues liquides, poussées par les formidables vents des confins, passeront à toute allure sur le grand traquenard de récifs disposé par la terre, elles s'y accrocheront heureusement, et les pointes, les dents aiguës, mettront en lambeaux les jupes de futaine atlantique.

Même par les jours calmes, la mer peut envoyer une reconnaissance dans l'autre camp. En 1870, une lame de fond, sorte de tank vert, de monstre mou, sortit de la nappe ensoleillée et lappa, de sa langue clapotante, la famille du préfet du Finistère : cinq personnes, la fleur des Gaules.

Pendant les tempêtes d'hiver, on ne peut parfois sortir de chez soi pendant toute une semaine, sinon Noroît ou Suroît se saisiraient de vous dès le seuil et briseraient contre quelque roc cette tête, coupable d'avoir voulu assister au sabbat des éléments.

Notre-Dame de la Joie

Comment, en évoquant de tels spectacles, oser parler de la joie de l'Armor ?

Pourtant dans ce cadre même de Penmarc'h, d'une esthétique de guillotine, et qui décapite en effet proues, poupes, équipages, passants, une chapelle est dédiée à Notre-Dame de la Joie.

Elle est là, bien humble dans sa mante de pierre, remplissant le même office que le phare, le grand phare d'Eckmühl, son proche voisin.

Celui-ci se hausse par trois cents marches au-dessus de la mer et son éventail de feu se déploie sur trente-cinq milles. Mais il suffit d'un court-circuit, d'un oiseau de nuit, de la folie d'un gardien....

Devant ce grand aveugle les bateaux de l'Iroise à leur tour seront frappés de cécité.

Ils n'iront qu'à tâtons par la mer dangereuse ; ils se tromperont de route, se croiront loin encore des rochers de Saint-Guérolé, au moment où la quille gémit sous leurs crocs.

Nul secours alors ne leur viendra que celui de la petite chapelle perdue dans la nuit des brisants. Si les cœurs implorent Notre-Dame, Notre-Dame leur répondra. Mère surnaturelle, elle aide mille enfants en détresse à la fois et chacun d'eux est sauvé à la perfection, comme s'il avait à lui seul tous les soins de la Mère. En vérité il les a tous, car la plénitude du ciel est telle, que rien ne peut la diminuer quand elle se donne. C'est l'élasticité d'une grâce inusable.

Chère Notre-Dame de la Joie, larme d'eau douce au milieu de tant de larmes salées ! Joie d'après la tempête, qui fleuris d'ex-voto touchants la basse nef, sois-nous propice.

Si quelque jour l'océan détruisait la chapelle ; si les pierres roulées dans les ressacs devenaient des galets ; si la statue de Notre-Dame allait dans les abîmes étonner les méduses. Si les poulpes aux tentacules enroulés et cloutés comme des pneus, couraient, automobiles de la mer, porter partout la nouvelle d'une noyée de nouvelle sorte dont on ne peut piller la joaillerie des yeux. Si les squales gras, collectionneurs de figures de proue, venaient de leurs petits yeux sanguinolents, dans l'arrière-boutique obscure d'une grotte, marchander la Vierge de chêne, peinte de douces couleurs, par un artisan de Kerné....

Eh bien, cela ne changerait rien, pourvu qu'au plein de la bataille, la confiance filiale persistât au cœur du marin.

Merveilleuse puissance de la foi, rétablissement des plans réalisé par d'humbles esprits ! Il s'agit, au centre même de la tempête, de nier le visible, ce tumulte d'eau et d'enfer, et d'installer à sa place le centre invisible d'une croyance, d'une présence, qui saura bien démêler pour vous tout ce chaos.

Chapelles

Aussi, un chapelet de chapelles s'égrène-t-il le long des côtes : Notre-Dames de la Joie, de la Clarté, de la Pitié, du Bon Secours, des Voyages, afin que leur intercession toute-puissante, tienne captives les forces maléfiques.

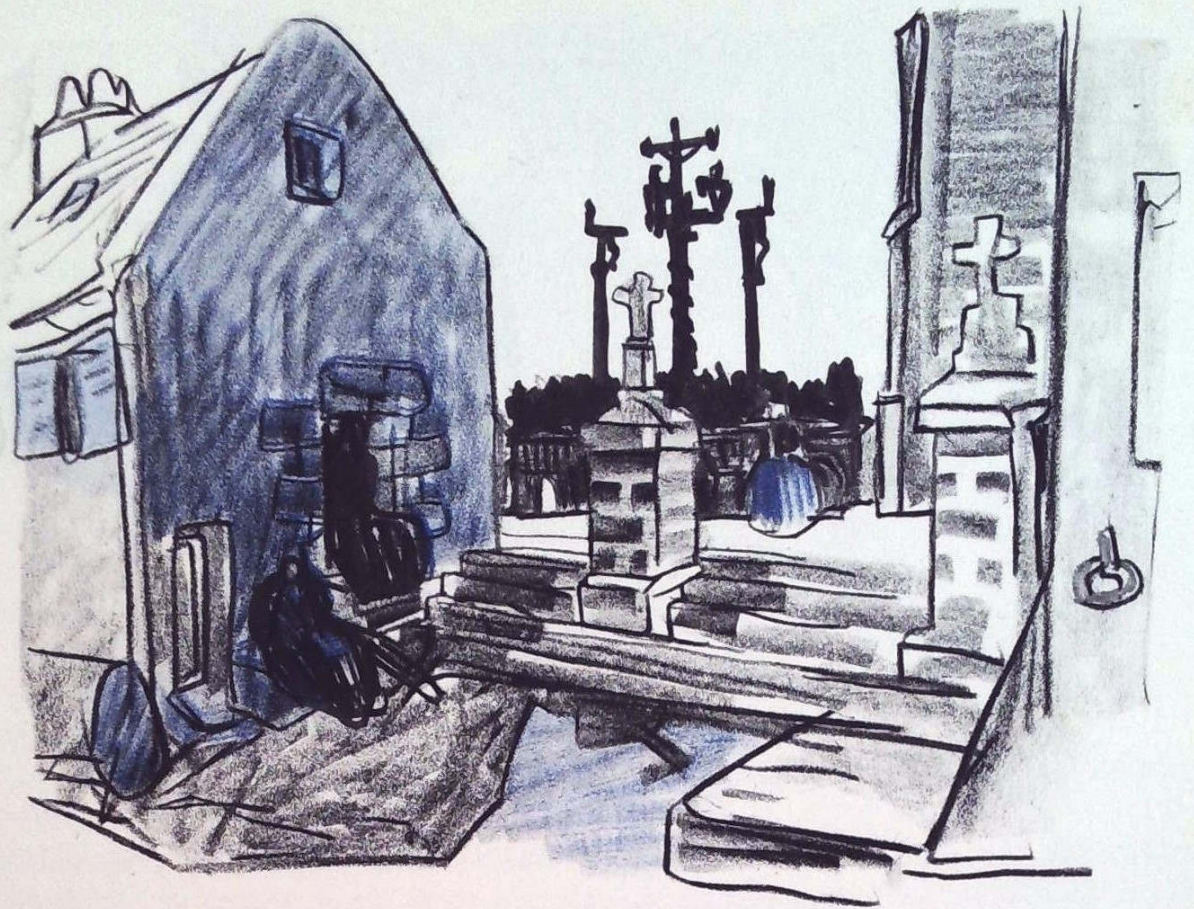
Le quinze août voit fleurir cent pardons de la Vierge, de la Clarté-en-Combrit à Notre-Dame-de-Tronoen, de Rumengol à la Clarté-en-Perros.

Les cloches des clochetons de granit, qui dormaient depuis des mois, se raniment. Elles hèlent les vents, dont elles connaissent très bien les noms. Noroît s'appelle en vérité Fanch Braz, le grand Fanch. C'est un invisible gaillard en sabots, d'une carrure de rochers, un calebassen d'aviateur autour de la tête et l'odeur d'Atlantique dans la peau.

— Tiens, Fanch Braz, disent les cloches, porte aux fermes du sud et de l'est des morceaux de sons, et prends bien garde de ne pas en égarer en route, entends-tu, grand sauvage d'Irlandais américain ? C'est trop précieux, les *bimbaou* de pardon !...

Suroît s'appelle Potik Tener, Garçon Tendre. Gringalet et joli, c'est une manière





de demoiselle, qui marche sur des espadrilles, sent le miel de blé noir, porte des accroche-cœurs. Mais ne vous y fiez pas :

*Suroît le doux
Quand il se fâche est le plus fou!*

Aussi les cloches lui disent-elles :

— Ne souffle pas ! ne te fâche pas ! Entre dans la chapelle et joue à l'enfant de chœur, respire l'encens et la cire. Attise doucement les fleurs du buisson de cierges aux pieds de Marie ; imprime un petit roulis à la frégate pendue dans la nef, pour qu'elle se croie un peu sur l'eau....

Et sonnent les cloches dans le petit clocher ! Elles arrivent, apportées par les vents jusqu'aux fermes noyées dans leurs flots d'arbres, jusqu'aux chaumières perdues dans les chemins creux où noircissent les mûres. Les maisons sont bien contentes de cette visite et ne perdent pas une miette des bimbaou.

On tire des armoires ses habits du dimanche où un peu de soi, fluide, ruisselle encore, dans les plis, dans les tuyaux des manches. On se débarbouille à peu près ce qu'il faut, puis à la tombée de la nuit, on vient suivre la procession du tantad.

Le Tantad

La nuit d'août est sortie des coins où elle se cachait pendant le jour. Comme un gaz bleuâtre elle se dilate maintenant à l'infini et colore d'obscur toute chose ; jusqu'au silence, qui prend soudain une couleur plus profonde.

Dans le ciel, des présences invisibles ont allumé des cierges. Toute la famille de la Vierge est là : sainte Anne, un foulard en toile de Quintin au cou, saint Joseph, des copeaux légers dans les cheveux, et l'enfant Jésus, au premier rang, portant sans trembler, au bout d'une gaule, l'Etoile de la Mer.

La procession sort de la chapelle, flot de bannières, de croix, de cierges, de surplis et de coiffes, entre deux haies de touristes parlant fort, riant, fredonnant un refrain profane, primaires ébahis de tant de primitivité et accourus pour assister au clou de la soirée : une sorte de cérémonie magique comme en Nouvelle-Zélande, un vestige du culte du feu !

Au milieu de la lande, en effet, sur le haut du méné, se dresse un bûcher d'ajoncs. La tribu et les colons font cercle ; les sorciers massés accomplissent les rites, chantent les incantations. Puis l'un d'eux approche un cierge d'une touffe et le feu commence sa broderie de pardon.

C'est un élément subtil, qui court aussi vite que l'eau et comme l'eau se divise. Mille rigoles de flammes se propagent. L'ajonc est léché par des langues avides qui s'incorporent à sa fibre, deviennent braise à la limite de leur passion, blanchissent en impalpable cendre.

Le *tantad* devient un immense haillon d'or et de fumée Un crépitement dit que des créatures sont là dont on ne sait si elles sourient ou si elles souffrent.

Oui, elles sont là, vivantes, les agiles fillettes du feu, avec leurs chairs roses, leurs regards embrasés. Le christianisme ne les laisse pas en dehors de son ordre ; l'Église bénit la créature du feu, le samedi saint, avant d'allumer le cierge pascal, de même qu'elle bénit la créature de l'eau et la créature du sel. Elle sanctifie la pierre de l'âtre, lors du baptême de la maison ; elle spiritualise de même chaque tantad.

Car il ne faut pas que l'élément demeure livré à lui-même, à l'égotisme de l'élément. Sur tous les plans de la création, ce dernier est la tentation infuse, l'état dans l'état, le moi, l'orgueil du moi. Que ne peut le feu enflammé de soi-même ! Que ne peut le feu libre de tout brûler ! Il peut ce que veut Lucifer, révolté contre Dieu, et Adam nourri de la pomme de la connaissance narcisséenne.

Mais les chants liturgiques recourbent doucement cette volonté brûlante. Qu'elle devienne le symbole des cœurs votifs, la purificatrice, l'hommage de la lumière à la Vierge.

La procession rentre, tandis que des vieilles recueillent dans un sabot ou dans un pot de la braise pour leur âtre, afin que les feux de l'année soient rappelés à de bons sentiments par ces cendres bénites ; tandis qu'au loin, dans les vallées et sur les ménés, on admire la vacillante bannière rouge du tantad.

A l'intérieur de la chapelle se déroule un salut solennel et sous l'éclat des cierges, creusant une grotte d'or dans l'opacité de la nuit, sous les flocons d'encens, agneaux d'odeurs, au son grave et suave des paroles latines, les sens béatifiés font de l'âme une chapelle d'extase.

Boutiques

Autour de la chapelle, des boutiques sont installées sous des bâches de couleur. On y vend des objets de piété, de toilette, des sucreries, des jouets. Elles ont la poésie des nomades et aussi celle, si touchante, des articles à bon marché. Cette camelote à dix sous ira décorer un dressoir de ferme, peigner les cheveux en écuelle de Lise, la gardeuse de vaches, amuser un petit Job aux yeux de mer d'occident.

On sera bien surpris au jour du Jugement, quand des densimètres perfectionnés donneront la teneur d'âme de chaque objet terrestre, de voir la qualité acquise par telle humble chromo édifiante, par tel vase peint gagné à la loterie, et qui participeront à leur manière de l'irradiation des Corps de Gloire.

Pourtant le côté vulgaire de ces boutiques, le boniment des marchands, peuvent choquer, si près du temple. Là-bas, dans les campagnes morbihannaises où sainte Anne d'Auray sourit, les marchands de chapelets et de médailles se disputent le client d'une voix si criarde que le pèlerin en souffre et que le touriste délicat en rougit pour le pèlerin.

D'ailleurs, le témoin impartial, sympathique même, des cérémonies religieuses (et c'est là justement sa disgrâce) est d'abord frappé de leurs petits côtés, de leurs





détails, de leurs mesquineries tout humaines. Un défilé de procession leur paraît par moment grotesque. Ils oublient que l'homme est naturellement grotesque, surtout en défilé, et qu'il ne s'agit pas ici de poses plastiques, où le pur d'ailleurs si bien mène à l'impur ; il ne s'agit pas de très sélectionnées panathénées.

Quelle idée de spiritualité peut donner une bouche tordue de sacristain braillant du latin, une calotte crasseuse sur la tête ? Et comment admettre la vertu d'ossements précieux dans une châsse ? Qui croit encore parmi les gens sérieux au pouvoir miraculeux des ossements ? L'âne qui aujourd'hui porterait des reliques ne croirait plus aux reliques. Surtout pas lui !

Procession

Certes, je ne veux pas dire que le caricatural et le dérisoire l'emportent, même du point de vue du simple spectateur, dans ces cérémonies cultuelles en plein air.

Il suffit d'avoir vu passer les gracieuses jeunes filles aux châles blancs, aux hennins transparents, portant la Vierge dorée ; les petits mousses blancs, avec l'aile bleue du col et le coquelicot du béret, portant la frégate votive. Il suffit d'avoir vu le jeune athlète du village brandir une immense bannière, debout au vent, et sautiller, danser sur la route, comme un baladin sacré, pour maintenir en équilibre la lourde hampe et le mouvant velours où flotte Notre-Dame.

Il suffit surtout d'avoir vu la piété des paysans, des pêcheurs, des marins, pour comprendre la raison et la grandeur de ce culte, dont la drague surnaturelle ne laisse rien dehors, de la vertu ni du péché, de la beauté ni de la laideur, de toute la féconde et misérable réalité.

Sur ce Pierre qui renia son Maître, le Christ a bâti son Eglise, et les renégats peuvent y venir : ils trouveront avec qui pleurer. Parmi ce clergé rude, il y a peut-être des Pierre qui renient parfois les difficiles vertus de leur état ; mais leurs défaillances mêmes provoquent chez eux, par contrition, des dévoûments auxquels une honnête vertu séculière ne se croirait jamais tenue.

Ces fidèles frustes, ce n'est pas un boisseau de froment ambré, ni une bottelée de trèfle aux pompons roses, ni un buisson de fines langoustes qu'ils apportent à Dieu en tribut : c'est leur sottise, leur lésine, leur envie, toute leur misère, tassée dans une grande charrette invisible, si lourde qu'elle menace à tout instant de chavirer dans l'abîme.

Que des mains meilleures y mettent bon ordre ; eux n'en peuvent plus de payer tant d'impôts au péché. Que Notre-Dame s'arrange, car avec ce gouvernement du diable qui s'installe si bien dans chaque corps, il n'y a plus moyen de s'entendre avec soi-même.

Et Notre-Dame, en effet, s'arrange. Elle les oblige d'abord à se purifier pour son pardon, à faire leur grosse lessive et à mettre à leur âme des rideaux frais. Au moyen de riens, par des manières à elle, des chemins imprévus, elle sait agir sur eux, comme sainte Anne d'Auray, sa mère, sait bien faire passer sa grâce par les médailles bénites en aluminium qu'on vend sur son parvis, et ce ne sont pas les criaileries de pauvres vendeuses bornées qui l'en empêcheront

Vogue donc, procession du pardon, sur deux rangs, à travers la lande, sous les objectifs des touristes sociologues, dont l'œil des confesseurs prend aussi un instantané au passage ! Vogue, procession bretonne, avec tes admirables costumes de Cornouaille, du Léon, du Vannetais, du Trégor, sous la mansuétude d'un évêque mitré et crossé qui sans cesse sourit aux petits et leur donne à baiser son améthyste.

Flottez, drapeaux candides des patronages, et vous bannières, qui ne sortez qu'aux grands jours votre pavois de soie brodée. Qu'il fait bon chanter les cantiques bretons en l'honneur de Marie, dans les rangs des humbles de sa race, comme il est doux, dans l'aride travail d'écrire, de se laisser aller à sa louange !

La joie reconquise entre alors dans les cœurs. C'est bien le pardon, l'amnistie mystique.

Liesse

Et dans les auberges du village, dans celles en plein vent de la lande, où d'énormes planches venues tout droit de la scierie, non rabotées, mais épaisses comme des barres de savon, attendent, sur des chevalets, que les coudes puissants de buveurs les éprouvent, les corps disent aux âmes :

— Nous commençons d'avoir faim ! Nous t'avons porté sur nos deux jambes pendant que tu faisais tes dévotions. Consens à présent à nous laisser asseoir. Voici venir l'andouille et le pichet de cidre. Voici les fèves cuites et le ragoût juteux. Voici portées par la jeune servante, dont la coiffe est une ingénuité de tulle et dont le visage a la forme d'un cœur, les crêpes, les crêpes de froment, les fines crêpes de pardon qui fleurent la cannelle, la vanille, comme au palais d'Ahès, dans feu la ville d'Is.







LE CHEF DE ST YVE
PORTE AU MINIHY

PARDON BIGOVDEN
LA FONTAINE SACREE





SE CADÓ. LES VEPRES



SAINTS CELTIQUES

Oratoires

Dans les chapelles dédiées à la Vierge, les saints des environs ont aussi asile : saint Renan, saint Eflam, saint Cado, avec leurs têtes de pilote ou de pousseurs d'araires.

Ce furent pourtant souvent de grands seigneurs. Jésus leur a depuis rendu leur baronnie en paradis, mais j'ai déjà dit qu'ils supportaient mal la vie sédentaire et qu'on les trouvait toujours en route pour quelque village de Kerné ou de Domnonée.

C'est pourquoi ils sont si chers au cœur des Bretons. S'ils tiennent compagnie à Madame Mère de Dieu dans ses oratoires, ils ont aussi les leurs, perdus au cœur épais des solitudes.

Puissiez-vous, ces jours où vous vous sentez désespéré, tourmenté obscurément par le mal de la terre, prêt à souscrire au néant, impie jusqu'à croire au doute, voir soudain la demeure délabrée d'un vieux saint s'offrir à vous, une fontaine à ses pieds, quelques arbres sur son terre-plein.

Vous demandez la clé à la ferme voisine et vous entrez. Vous entrez dans du silence humide qui vous touche aux épaules. Le bon saint vous reçoit sans cérémonie, heureux et un peu surpris qu'on vienne à lui, car hormis le jour du pardon on n'entre guère dans sa chapelle et c'est lui qui est obligé d'aller aux gens.

Il a fort à faire dans le pays. Il empêche Pabu de battre sa femme, au retour de la saoulerie dominicale, qui se comprend si bien. Il tâche de pourvoir aux douze petits Lozouarn, qui crient la faim. Lise Joncour a des coliques atroces que le médecin de Kermaria

ne parvient pas à guérir. Soazic Lissillour est sans nouvelles de son promis, parti pour la Chine. Les soucis, les ennuis, les maladies ne chôment pas dans la paroisse. Créants et mécréants ont sans cesse besoin de lui.

S'il n'avait pas la faculté d'être un et multiple, comme la Vierge et les esprits surnaturels ; s'il n'y avait pas dix, cent saints Modez militant par la commune, vous ne le trouveriez certes pas dans sa chapelle, à recevoir les prières correctes de visiteurs de loisir.

Mais, comme il a le don d'ubiquité, il est là aussi, s'excusant un peu d'un oratoire aussi pauvre, si touchant pourtant avec ses grosses poutres, ses murailles badigeonnées à la chaux, ses ex-votos naïfs et ses statues sculptées par des artisans de village qui tiraient la langue en travaillant, tant ils s'appliquaient.

Poésie des chapelles d'Arghoat, vous êtes surpassée encore par celle des chapelles d'Armor, car la mer est là qui leur prête ses nappes de couleur, ses rochers taillés, ses îles et ses voiles !

Saint-Cado

L'une d'entre elles m'est particulièrement chère. Elle se trouve dans le Vannetais, cette partie de l'Armor qui seule a réussi, dans sa bataille contre l'océan, à faire prisonnières des armées.

En face de la *Mor-Braz*, la Grande Mer, elle masse en effet les *Mor Bihan*, les Petites Mers, eaux désarmées gardées à vue derrière un goulet par tout un archipel. Il y a le grand Morbihan, semé de soixante îles, où se jettent les rivières de Vannes et d'Auray ; mais il y a aussi celui d'Étel, et le plus petit des trois, celui de Gâvres.

Saint Cado habite un des îlots du Morbihan d'Étel, un îlot tout juste assez grand pour servir de socle à sa chapelle. Une chaussée de pierres géantes le relie à la terre ferme, afin qu'on puisse au moins aller à pied sec faire ses oraisons.

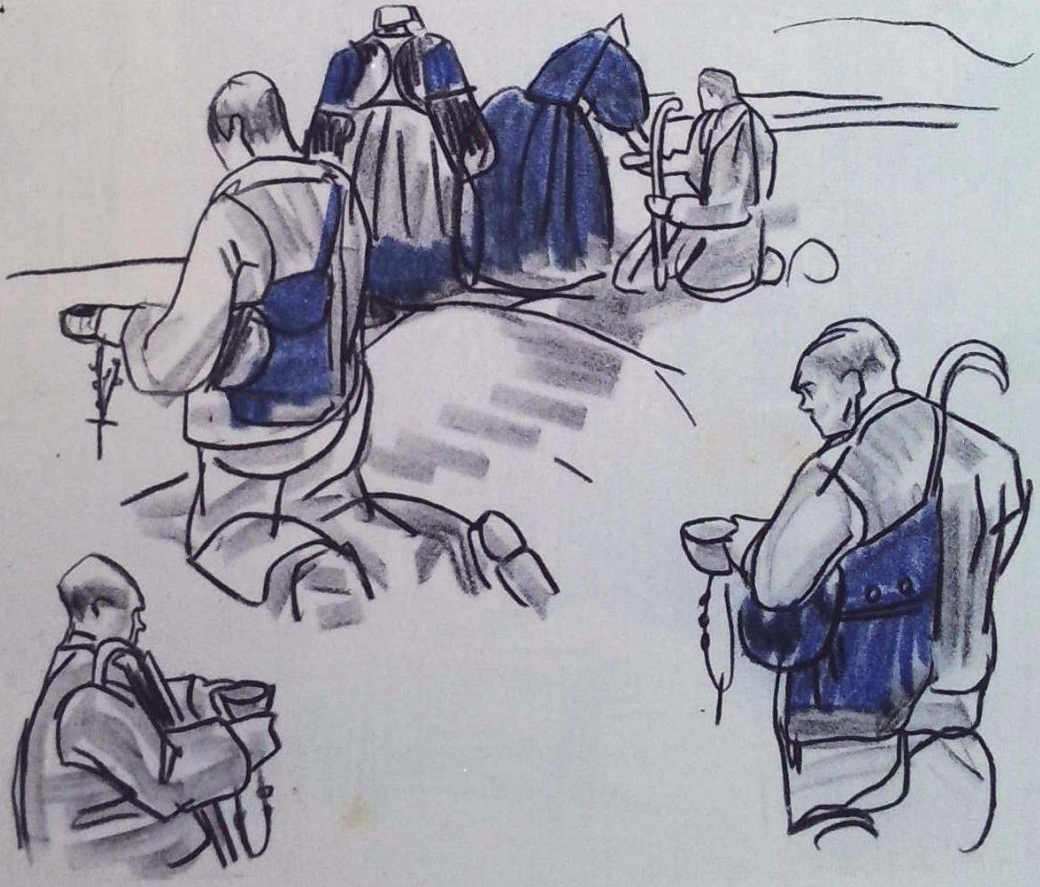
Les murs de granit de la chapelle sont enfoncés profond en terre, sous le poids des siècles et de la charpente, une fameuse charpente avec des inscriptions sur les poutres qui racontent la vie de saint Cado :

*Anglois de nation Prince de Clamorgant
Puis abbé vient débarque et réside céans.*

*Les jugements de Dieu sans cesse méditant
C'est ainsi pèlerins qu'il a vécu céans.*

*Aux pirates pervers en ce lieu l'assaillant
Il dit : « Je suis sans biens solitaire céans*

*Oratoire mon œuvre adieu dit-il pleurant
Belz t'oublierai-je ? » Non il cingla de céans.*





Devant l'arche
de St Yves.

Mais saint Cado revint, une fois mort. Il vit Belz devenir un gros bourg. Il retrouva la lande et la douceur beurrée des ajoncs de céans. Il vit son village prendre son nom et les pêcheurs cingler chaque jour vers Etel et la Mor Braz.

Le porche de sa chapelle est souvent encombré de filets en tas, des filets bruns à gros lièges. Saint Cado les enjambe pour rentrer chez lui et dit aux pêcheurs syndiqués qui ne viennent plus à la messe :

— Ne vous dérangez pas, amis, restez céans !

Etel

Souvent, il embarque pour Etel à son tour. Il va voir les côtres des thonnières.

Leurs coques à quai, bord contre bord, ont la poupe face à la mer. On peut lire ainsi en passant leurs noms poétiques : *Flambeau*, *Belle-de-Nuit*, *Petit-Pierre-Ange*, *Fleur-de-Lisieux*, *Astre-des-Flots*....

Leurs couleurs, vertes, bleues, roses, affriolent la vague, et à force d'être baisés goulument, leurs flancs de matrones de la mer, délavés, perdent un peu leurs couleurs et laissent voir celles mal grattées des années précédentes. On dirait qu'au fond d'un tiroir elles ont été chercher de vieux taffetas pâlis.

— C'est à peu près les nuances des statues de ma chapelle, dit saint Cado. Si les hommes pouvaient comme les anges tremper leurs pinceaux dans l'arc-en-ciel, ce ne serait pas mieux.

Les mâts des thonnières sont grands, mais épais et terminés à la cime par une poulie. Les uns ont une hune, les autres deux antennes qui plient et jettent chacune trois lignes de fond par-dessus bord. Ce sont de grosses gaules de pêche, bien plus que des mâts. Quand leurs épaisses voiles pourpres se gonflent, elles chantent sourdement sous le vent, comme des cornemuses.

— Ah jeunesse ! soupire saint Cado. Cornemuses de Clamorgant, il me semble vous ouïr céans !...

De chaque côté du goulet, près du phare, des dunes fauves se reposent de leurs courses, car sur cette zone bordière toute plate, les dunes vont et viennent, vagues de grains épousées par les vagues de gouttes, et à force de passer, elles ont usé les quelques rochers blancs égarés parmi elles. Ils sont maintenant si bien rabotés, si polis, qu'ils semblent des cétacés lisses.

En tête du troupeau, une mère morse se détache et sous son aileron atrophié, un fils de pierre tette l'alphabet.

— Mon fils, dit saint Cado, je ne suis plus au courant. Pourtant, j'ai cru entendre un jeu de mots céans.

Et quoique le jeu de mots fût détestable, le bon saint me donna sa bénédiction.

PRAIRIES MARINES

J'ai chanté les prairies de Lise-la-Noire au cœur de l'Arghoat, et celles de Plougras où se promenait Tiec-des-Bruyères avec la brume, sa fiancée. Mais l'Armor aussi a ses prairies, au bord du rivage et autour des îles.

Deux fois le jour, la marée y ramène ses cavales vertes, ses vaches bleues, ses moutons écumeux. Les bergers sont les rocs en houppelande de granit. La flore est le *bézinn* salubre.

L'algue, plante élémentaire, a la même structure du haut en bas ; elle ne possède ni racine, ni tige, ni feuilles distinctes. Du moins, les savants l'affirment, sans quoi vous pourriez y reconnaître toutes ces parties discrètement esquissées : un ancrage par crampons au rocher, un développement en hauteur, une forme de rameaux.

Le varech dentelé, doré, boursoufflé, est à la fois le chêne et le gui des mers. L'ulve est la sœur de la scarole, la coralline de la fougère. La rhodyménie fait éventail ; les laminaires lacent le corset des sirènes ; les fucus leur sont larges ceintures ambrées aux ruchés frivoles. Si vous doutez de l'existence des sirènes, errez par un champ d'himanthalia lorea, dortoir de ces filles chevelues. Leurs visages sont cachés sous les torsades épaisses et aussi leurs corps onduleux. La forêt longue et lisse ne laisse apercevoir ni un talon ni une épaule, tant sa ténèbre est touffue. Est-ce un sommeil enchanté ou un mystérieux carnage ? Il suffit d'ailleurs de soulever une chevelure pour pétrifier aussitôt la sirène. Mais dès que le flux revient, on les voit onduler entre deux eaux, ressuscitées par l'élément natal.





Sargasses

Les marins baptisent la sargasse le *raisin des Tropiques*. Que j'aimerais boire de cet imprononçable vin vert ! Mais il faut, pour connaître son ivresse, descendre aux hauts fonds, dans les bars des villes englouties. Toute une clientèle s'y coudoie : cols bleus, débardeurs, filles, Anthinéa déguisée, Ahès affichée, le roi Gralon en tournée des grands-ducs. Tous ces noceurs exsangues, plus légers que l'eau, ont monté au plafond, et leurs jambes dansent dans le vide, au son d'un jazz sourd...

Macrocyttis

Qui ne rêverait devant une algue ? Les unes sont si grandes qu'elles effraient le nageur lorsqu'il sent ces poulpes végétaux l'enlacer.

Il manque à Sindbad le Marin le chapitre de l'algue géante, de ce macrocyttis qui atteint un demi-mille. Son pied, fixé à une roche, s'élève jusqu'à la surface où la feuille de l'algue s'étale en une table verte, aussi grande que la table ronde celtique. Des flotteurs de gros calibre la soutiennent. Des convives imprévus y festoient. Il y a là des officiers de marine occulte, des dames des jetées, des douaniers d'entre deux eaux, des gardiens de phares sous-marins, le cardinal primat des mers et de vaporeuses ceintures de Vénus....

Parfois le macrotable, las de la vie sédentaire, propose aux dîneurs et aux douces dîneuses une croisière. On irait à Lisbonne boire du porto, ou à Cowes, où l'on en boit de plus sec encore. Tous d'applaudir. Alors le maître de la maison téléphone au sous-sol de verre :

— Lâchez tout !

— Impossible ! répondent les crampons bien encastrés dans un bloc de granit de plusieurs coudées, nos écrous sont rouillés, nos pieds ankylosés....

L'algue réfléchit, dans sa barbe d'algue, que dix mouettes criardes sont en train de desservir, puis il commande :

— Emportez les fondations !

Alors, on assiste à un spectacle inouï. Les crampons se crispent, la tige se raidit comme un pilier d'estaminet, les feuilles rament et les flotteurs, à pleins poumons, à pleins ballons, larguent avec tant de force pour de macrocystiscircumnavigations, que plusieurs d'entre eux éclatent comme des pneus.

Qui prendra la *Cunard Macro Line* en verra des pays au ras de l'eau ! Qui embarquera sur la *Cystis Linie* ne se repentira point : c'est la meilleure des malles de mer.

Diatomées

A l'autre bout de l'échelle des grandeurs, se trouvent les infimes diatomées, joli petit nom à la chevelure mouillée.

Ne les avez-vous pas vues dans la flaque du microscope ? Ni moi, qui n'ai jamais mis l'œil à ce voyeur de l'infiniment petit, et qui jase de sciences dont je ne sais pas le premier mot. Mais elles m'amuse tant, du dehors, que j'écrase le nez, orteil rose, à leurs vitrines.

Les diatomées sont des algues microscopiques, à corselet de silice. Si petites, elles ont tout de même une carapace, comme les tortues ou les abonnés de l'Opéra. De plus, elles sont rouges. Ce sont elles qui rouillent les mares. Les paluds du bourg de Batz sont de la peinture de diatomées. L'Union des républiques soviétiques leur a confié le ministère du rouge (je vois rouge ; m'as-tu vu rouge ? etc.)

Les diatomées ont joué un rôle historique généralement ignoré. Accumulées en masses colossales au fond des eaux, elles forment une roche bien connue des ménagères sous le nom de tripoli. Or, Berlin est bâti sur un dépôt de tripoli. Étonnez-vous que la Prusse ait passé tant de siècles à fourbir tant d'armes, et que les grandes causes zoologiques aboutissent aux plus brillants effets militaires.

Il n'y a heureusement pas de diatomées qu'à Berlin ; nous tenons notre revanche. Nous possédons, dans les anciens lacs du Cantal, une vraie tripolitaine, et avec tout ce tripoli auvergnat, nous fabriquons la dynamite, quelque nitro-glycérine aidant.

Les diatomées sont aussi très nombreuses en Armor où tout reluit : les ferrures, les cuivrures des meubles, les chaudrons, les bassines, les loquets, les dents, les joues des filles et les yeux de rade des petits mousses.

Fenaisons marines

Il n'y a pas de saison pour la fenaison marine. L'algue est toujours mûre, toujours épaisse et opulente. Mais le droit maritime distingue trois goémonages.

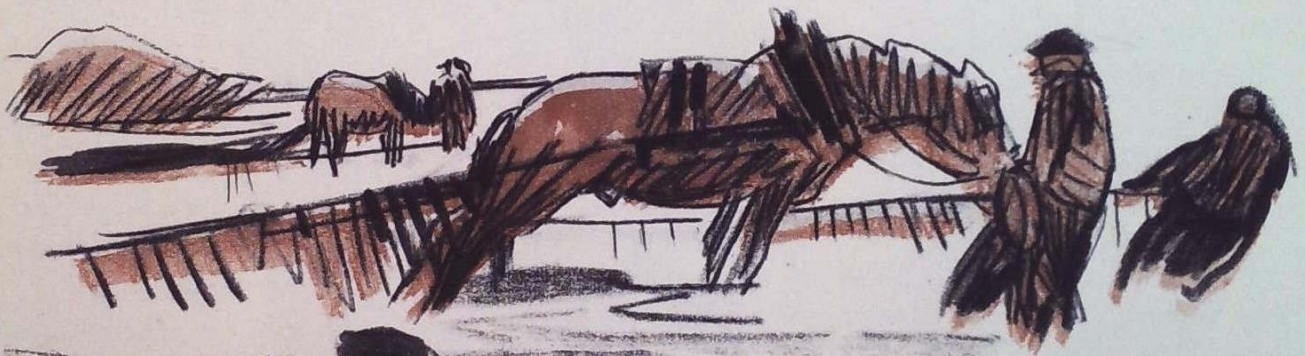
Le varech, qui signifie épave, appartient à qui le recueille, à chaque marée. Dans les hameaux d'Armor, il se trouve toujours quelque vieille pour vivre de cette récolte quotidienne, non sans grapiller aussi du goémon de côte, sachant que le garde-pêche aura la charité de détourner les yeux s'il passe par la grève.

Le goémon de fond, celui qui s'accumule autour des îlots déserts, dans la gueule des récifs, s'offre à qui veut le prendre, à marée basse. La récolte en est également permise toute l'année aux inscrits maritimes.

Mais le goémon de côte, lui, ne peut être fauché qu'une seule fois, après l'éclosion du frai, quand les poissillons transparents sont partis, petit large, à la conquête des grandes eaux.

Ce jour de coupe compte parmi les travaux et les fastes des communes riveraines. Chaque famille mobilise tous ses valides, fait signe à ses cousins des terres, et une armée de faucheurs s'ébranle, un matin de vive-eau, sur le front liquide de la paroisse.

Les vives-eaux marquent le moment où la mer se retire le plus loin et monte aussi le plus avant contre la côte. C'est un repli maximum après l'offensive de grand style. Ce repli profond laisse largement les prairies sous-marines à découvert. Alors tout ce





qui est gué, banc, sillon, isthme, montre son corps, velu et viril, car c'est dans ce lit littoral qu'ont lieu les coucheries orageuses de la terre et de la mer. La mer peut bien rêver à la lune, elle vient tout de même se jeter dans les bras de la terre, qui la considère en fait, comme son épouse. Aussi leur naît-il des enfants infinis : des poissons, des coquillages, des carapaces.

A marée basse de vives-eaux, le lit est abandonné par la partenaire, et c'est du mâle ensommeillé qu'on vient dénuder le corps de titan noir.

La serpe à la main, chaque goémonnier s'active, tantôt longeant des murailles, que le *bézinn* garnit de sa vigne, tantôt à califourchon sur une roche, ou bien agenouillé devant un ruisselant buffet.

Dans le véritable Armor des prairies, à Penmarc'h ou à Roscoff, les faucheurs sont des professionnels du goémon de fond, qui se servent d'instruments perfectionnés, non seulement de serpettes, mais de grandes gaffes à crocs qui leur permettent d'atteindre loin et haut, de fouiller les creux entre les blocs, et de ramener aisément leur butin.

Auprès d'eux sont courbées les goémonnières, énormes arrière-trains ronds qui, en se relevant, laissent voir des corselets noirs et des coiffes blanches. Malgré l'usure de leurs vêtements de travail, ces femmes restent hiératiques, comme, le dimanche, quand elles vont à la messe à Pont-l'Abbé ou à Penmarc'h.

Les hommes sont coiffés de bérêts coniques à large bord, qui donnent à leur figure rasée l'air annamite ; mais le plus souvent, quand il vente, ils portent le *calebassen* qui tient à la fois du bonnet d'aviateur, du passe-montagne et des coiffures du Moyen-Age, en mailles d'acier ou en drap, tombant jusqu'aux épaules, — ce même calebassen que portaient avant Marie-Stuart et que portent toujours les bannisseurs de morts roscovites quand ils vont par les rues, agitant leur clochette, pour annoncer le décès d'un marchand d'oignons ou de quelque vieux capitaine au long cours.

Comme les pêcheurs, les goémonniers arborent les treillis bleus, rouges ou roses, qui égaient le pays maritime, des quais de Douarnenez aux maisons blanches d'Audierne et aux paluds de Batz.

Ils connaissent par cœur toute la baie, savent les meilleures prairies, les gués les plus faciles, et la bonne manière de saisir la touffe poisseuse et de la scalper au ras du roc.

Tandis que les paysans de la paroisse, les jours de coupe, n'osent guère s'aventurer au large, on les voit se diriger vers quelque lointaine balise à la tour ébréchée. L'odeur fade de l'herbier ne les trouble pas ; ils la trouvent délectable comme une odeur d'amour.

Quand ils ont une charge suffisante de *bézinn* ils l'emportent sur le dos, les gaffes enfilées comme armature dans la masse molle. La tête enfouie sous le faix, l'homme devient alors un monstre velu boursoufflé d'en haut, auquel le bout des gaules et les crocs prêtent des antennes et des mandibules.

Parfois, quand les goémonniers emportent une simple brassée de longs et lisses himanthalias, aux cheveux dégouttelants traînant à terre, on dirait qu'ils emportent une fille marine saoule, surprise à l'heure où la police du jusant fait ses rafles.

Le plus souvent les faucheurs se font aider de chevaux bâtés. Deux chassis de bois en forme de hottes tiennent de chaque côté de l'échine, par des chaînes de fer.

On y empile le goémon, qui non seulement les remplit, mais déborde et fait tas sur la croupe. Le cheval de teinture d'iode, dans le paysage tatoué, paraît alors avoir sur lui le porte-manteau effrangé d'un cavalier marin : un dragon de Tolente ou un cuirassier d'Is.

C'est saint Guirec ou saint Modez, à moins que ce ne soit saint Brendan, qui opéra le premier le miracle des îles flottantes, après quoi il enseigna aux frères de la côte la manière miraculeusement simple de le renouveler chaque année.

On descend à marée basse aussi loin que possible dans la baie goémonneuse, par les chenaux jusqu'aux îlots, et l'on construit en pleine baie, avec sa récolte, de vraies meules de foin marin. Celles-ci achevées, on les amarre par le bas, et quelques heures après, quand le flux monte, les soulevant doucement sur ses roues d'eau, on hale chaque île à l'aide d'un cheval que monte un cavalier à calebassen, fort affairé, car sa bête enfonçant n'avance que péniblement.

Aussi les hommes d'aider en s'attelant au câble, dans l'eau d'abord jusqu'au ventre, les mains voisinant sur le chanvre avec des algues d'épave qui lui font une frange de belle écaille transparente.

Et les îles majestueusement avancent, idoles velues, ruisselantes de soleil et d'eau, parmi la mer qui marche et l'écume et les mouettes qui volent.

De leur côté, les barques ne chôment point. Elles aussi deviennent des îles flottantes sous le pelage qu'elles vont prendre aux îles fixes ancrées dans la rade. Leur cale, leurs plats-bords débordent, gonflés de grands fucus enrubannés.

Toute cette flottille revenant au port ressemble à un archipel ramant, à de jaunes sporades détachées de leurs sœurs roses et noires, qui, elles, attendent la prochaine marée géologique pour s'en aller à leur tour plus loin, vivre leur vie.

Quand barques, bâtés, charrettes et civières, îles et échines, ont déposé hors de portée du flot leur foin de mer, les goémonniers l'étaient sur les galets ou sur les dunes, afin qu'il sèche.

L'eau de mer s'évapore, le varech noircit et se racornit. On trie certains lichens aimés des herboristes ; pour le reste, une fois sec, on en fait des brûlis, car la cendre est soude, potasse, chimie, argent, fécondité.

Ces brûlis sont les *tantads* de la mer. Leur fumée qui monte comme l'âtre encens de l'Armor correspond fraternellement aux brûlis de fanes et aux feux d'écobue d'Arghoat.

Mais parfois des charrettes viennent de très loin, de quelque village de l'Arrée, prendre le goémon frais coupé qu'elles emportent dans leurs champs des montagnes.

Là, des paysans l'enfouissent à la houe dans les terres lourdes, dont le sillon pantelant gémit de bonheur en sentant qu'on lui apporte les chevelures encore vivantes des sirènes.

Car partout et toujours les éléments éprouvent un grand bonheur à se mêler, à s'étreindre, comme s'ils éprouvaient eux aussi le besoin d'apaiser, dans l'amour d'un autre corps, une confuse angoisse planétaire.

LES ALIGNEMENTS DE CARNAC

Menhirs de Ker-Mario

Ils nous attendent au sommet de la lande, durs oiseaux pétrifiés aux pennes de granit, au duvet de lichens, ou bien ossements géologiques : vertèbres, omoplates, côtes de monstres. Mais ce sont des témoins qui ne veulent pas témoigner de ce qu'ils ont vu. Peut-être, en vérité sont-ils si vieux qu'ils ont perdu toute mémoire. En tous cas, nos sibylles d'aujourd'hui, les sciences, qui sont si peu d'ailleurs des presciences, mais plutôt des utilisations tatillonnes des documents officiels de l'époque, c'est-à-dire du bluff écrit, se déclarent incapables de déchiffrer leurs oracles gris.

Ils ne parleront vraisemblablement qu'au jour du Jugement, quand toute chose humaine se rassemblera au coquillage d'un immense Josaphat cosmique, et synchronisera, en une vibration inouïe, l'histoire de la planète.

Le ciel, qui chevauche l'horizon, est cette grande jument pommelée des romans bretons du temps d'Arthur, et de temps en temps, dans les batailles d'orage, l'archange saint Michel, casqué d'un éclair d'or, l'épée zigzaguante, l'emprunte, pour aider les héros.

Alignements de Ménéac

De Ker-Mario nous revenons aux grands alignements. Mesquinerie de cette merveille du monde ! Ce sont, pour la plupart, de petites pierres qui ne pouvaient éblouir qu'un

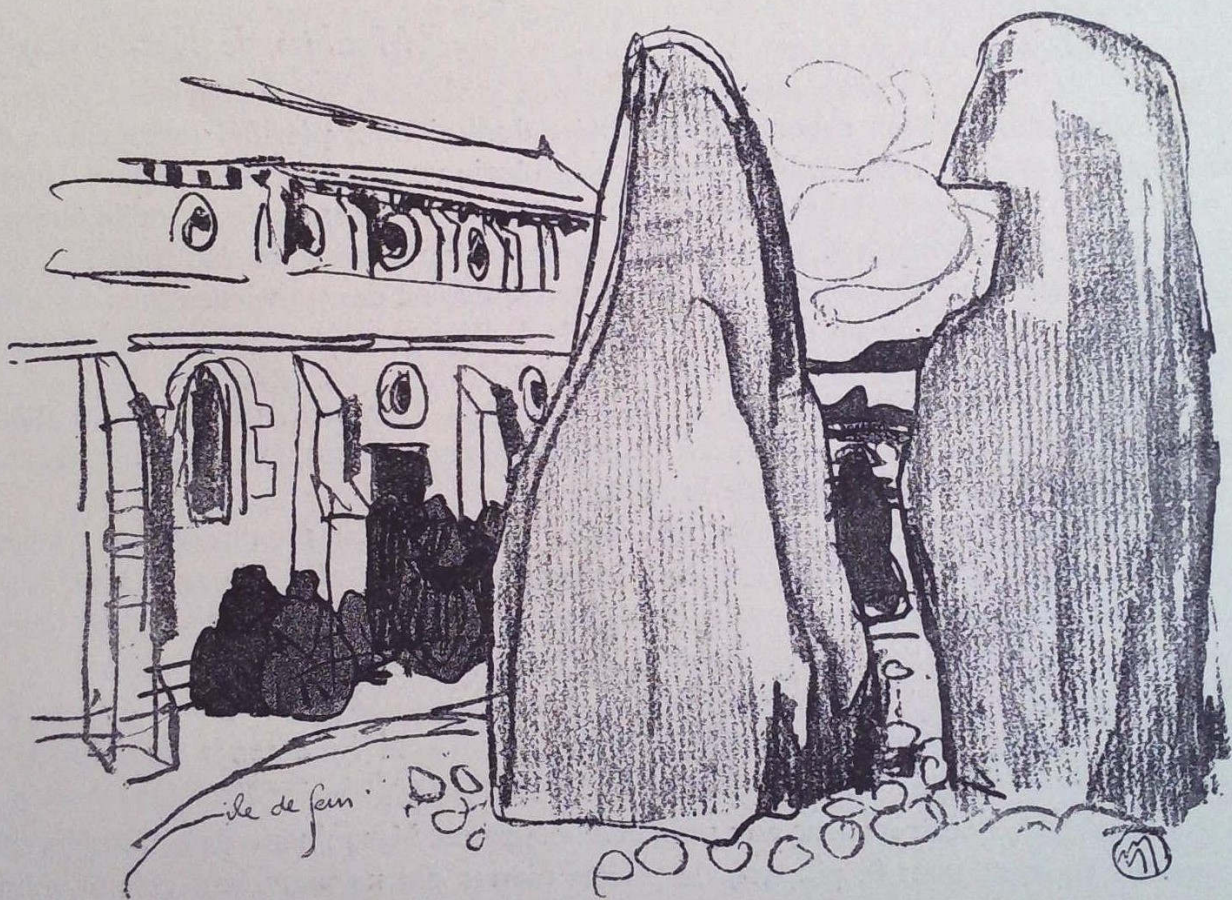
peuple nain. Serait-ce le peuple de l'Agartha qui, sortant des entrailles terreuses, aurait planté, non loin de l'Océan blême, cette étrange pépinière de pierre? Oui, seuls des Korrigans d'une korriganesque époque dont nous n'avons plus aucune idée, mais qui semble, somme toute, assez piètre, peuvent en avoir eu l'idée.

Les alignements sont réguliers, non rigoureux ; nos architectes modernes feraient beaucoup mieux...

Un écho se lève de la terre plate, à mes pieds. Que me veut-il? Les troglodytes m'ont-ils entendu, tapis dans l'épaisseur du temps? Toujours est-il que quelque présence invisible proteste contre mes blasphèmes.

En vérité, si les alignements m'ont paru dérisoires, en revenant de Ker-Mario, ils prennent des proportions plus amples à mesure que j'avance parmi eux. Un des menhirs, tête longue, large torse, grosses attaches, semble une gigantesque statue et, vers la fin du Méneac, quelques-uns des plus beaux mégalithes du monde se lèvent, symétriques à ceux de Ker-Mario. Je vois alors qu'entre ces deux pôles, les alignements tracent un imposant pointillé de pierre.

Après tout, peut-être ne manque-t-il à ce paysage, pour paraître vraiment grandiose, que d'être plus nu encore. Il faudrait que les pierres des maisons éparses sur la lande rentrassent au flanc des carrières et que le plateau primitif, pelé, désertique, couchât sa nudité fraternelle contre la nudité sans voiles de la mer.







ILE LOVET



*A Mathurin Méheut, le Maître-de-Batz,
qui m'a révélé la magie des paluds.*

AU PAYS DU CRISTAL DE MER

Il faut avoir confiance en la poésie, car elle ne saurait dire une vérité médiocre. Elle trie dans les virtualités des choses, toujours la plus belle fille, qui n'attendait que son signe pour sourire.

Je connais depuis longtemps le Bourg-de-Batz, par deux vers adorables du Verlaine celtique, Charles Le Goffic :

*J'entends bruire dans les cytises
Les abeilles du Bourg-de-Batz.*

Je savais ainsi où situer le Bourg-de-Batz dans la patrie sonore. C'était au confluent d'un roulement de tambour et d'un bruissement d'abeilles.

Mais il existe géographiquement un Bourg-de-Batz sans une abeille, sans un cytise, où seul le vent de mer tambourine sur une peau de plat pays. C'est le bourg des paluds, comme Pornichet, Le Pouliguen, le Croisic tout barré de la croix des salines.

Dans un petit musée local, on admire des costumes d'autrefois d'une simplicité et d'une magnificence surprenantes : vestes noires ou bleu de roy, culottes blanches et bas blancs, longs feutres relevés sur le côté. Les paludiers devaient faire sensation, même en un temps où le costume visait partout à l'ornement.

Pour retrouver quelques restes de ces fastes, il faut visiter les paluds à la saison du sel, l'été. Des milliers de corolles d'eau y fleurissent que le soleil fane, fait évaporer, et qui laissent aux calices vaseux leurs grains gris.

Le petit bourg de Saillé, accroupi en plein marais, en arrière de Batz et du Pouliguen, en avant des coteaux de Guérande, est au cœur même du jardin de sel. Du côté du goulet

s'aperçoivent les belles digues massives et pures des canaux, ambassadeurs du pays paludier :

— Que Sa Seigneurie aux longues robes, disent-ils à la mer, daigne faire l'honneur aux riverains, ses humbles serviteurs, de venir les visiter dans les basses terres.

Oui. La mer y consent. Ces gens ont du style. On voit que ce sont de vrais Celtes de Kerné égarés parmi les populations quelconques de l'estuaire.... Elle entre donc dans les *étiers* et débouche dans des salles successives, où elle joue au miroir.

Elle ne se doute pas qu'elle ne reverra plus ses sœurs les vagues. Dans la première salle, qui est la vasière, on l'invite à déposer les grosses particules de sable et de terre amoureusement mêlées à ses gouttes et qui laissent maintenant tomber à ses pieds leur hommage ocreux.

Allégée de ces importunes, redevenue jolie, elle tend une tête curieuse par les vannes et glisse dans des salines plus petites, les *cobiers*.

Le soleil, la voyant seule dans ses boudoirs d'eau, aussitôt s'approche, lui fait sa cour. Il la caresse de ses doigts d'or : on sait que l'épiderme de l'or est non seulement le plus brillant, mais le plus ténu, qu'il peut se diviser, avec une quantité presque indéfinie de roues à sa voiture décimale.

La mer captive sent cette douce pression solaire, de plus en plus vive, de plus en plus brûlante, surtout au coup de gong de midi, quand l'amant de feu au-dessus d'elle la fascine.

Alors elle commence de consentir à fuir, à sortir de ses robes d'eau.

Tout le pays d'ailleurs perfidement l'encourage ! Pour qu'elle puisse partir plus aisément, on la conduit dans des bassins plus exigus encore. Complaisance intéressée ! On la dépouille ainsi de ce qu'elle possède, pour ne lui laisser qu'une légèreté de néant.

Dans les *fares* elle abandonne ses jupes blanches de calcium, sa combinaison de sulfure, et dans les *œillets* ou cristallisoirs, presque nue dans son *tuttu* de gaz, la petite évaporée s'envole, laissant à ces habiles gens de Saillé son squelette de sel.

Avez-vous admiré de près, comme les enfants à l'école, le cristal de mer ? Ses cubes minuscules s'agrègent en trémies et forment un infime palais babylonien aux plans scintillants.

Le sel gisant au fond des *œillets* est ramassé au rateau et disposé en tas ou *mulons* sur les levées qui quadrillent le miroitant espace. A la morte-saison, quelques mulons sont encore là, revêtus d'un enduit gris et pareils à des huttes de castors. Les pluies délitent le quadrillage de terre entre les bassins et tout devient boueux, mesquin et laid.

Mais viennent les beaux soirs d'ardeur, quand l'été bondit comme un jeune dieu sur les plages d'Armor, rejette ses percalines de nuage et plonge, doré, dans la mer ; quand, sur la tige de mer, la fleur d'eau consent à mûrir en fruit de sel. Alors les paluds sont une merveille.

Les soleils couchants surtout, si beaux sur les pays de plaines, redoublent de magies sur ces plaines liquides. Les levées encadrent d'émeraude les rectangles roses des *œillets*. Debout sur la chaussée, un paludier amasse le sel dans l'écart de ses jambes, et son rateau





au manche démesuré, raclant au loin dans le palud, suscite une série de cercles d'écume et de bulles, de crêpes de soie et de dentelle, pareils aux volants d'une robe violine à grands falbalas.

Sur l'étendue du désert mauve, les dômes de sel neigeux évoquent quelque Tombouctou de mirage. Et voici venir les femmes touareg, la figure voilée de blanc.

Elles portent un béguin de toile qui leur retombe sur la poitrine, les épaules et le dos, comme le calebassen de drap des hommes ; mais à ce béguin elles ajoutent un mouchoir qui leur cache la bouche et le menton et qu'elles nouent derrière la tête.

De loin, quand elles passent en files noires sur l'horizon, elles ont vraiment un air tragique, avec ces bandages plâtreux qui semblent cacher un moignon de visage, quelque cancer du sel ou quelque lèpre des paluds.

Mais de près, si la paludière est jeune, vêtue d'une cotte céruléenne, svelte dans ses gros sabots qui la haussent, le drame fait place à la grâce. Le plus souvent elle porte sur sa coiffe-cagoule un vrai turban, coussinet d'une vaste corbeille d'où émerge un mulon de sel. Peu de porteuses se courbent sous la charge. Elles passent, droites et belles, tenant d'une seule main leur montagne blanche, leur petit mont Mérou, tout rond dans sa soucoupe.

Les paludiers, grands aussi, faces rases, ayant sur eux des vêtements de travail : pantalons bleus rapiécés largement, dans un style étonnant, chemises ouvertes ou vestes courtes, sur la tête béret conique ou calebassen, prennent dans un miroitant paysage des valeurs colorées qui les font autrement somptueux que la fleur des pois de La Baule.

Parfois ils se rendent à cheval à quelque palud lointain, l'immense rateau pareil à un *tau* sur l'épaule. Pour quel Christ grêle plantera-t-on cette croix sur un mulon de neige ? Mais ici la croix suffit, puisque Dieu est présent, symbolisé par le sel de la terre.

Il y a des salines abandonnées dont les chimies mystérieuses font des palettes puissantes, aux ruisseaux de chrome et d'argent, aux chiures de Sienne brûlée, aux raclures de cobalt, réalisant cette peinture pure, qui ne serait que couleur, dont les peintres sont hantés depuis Cézanne. Au seuil de la Bretagne que l'on dit grise et qui est en vérité une ruche de nuances, le Palud, le Maître de Batz, pose son démenti éclatant.

De même, au seuil de l'Occident et dans le voisinage nordique, la Bretagne tout entière dément la monotonie des brumes et la tristesse plate. Elle demeure sur la planète l'un des plus vibrants cantons d'imagination et de rêve.

Paris, 20 juin 1929.

Perros, 20 août 1929.

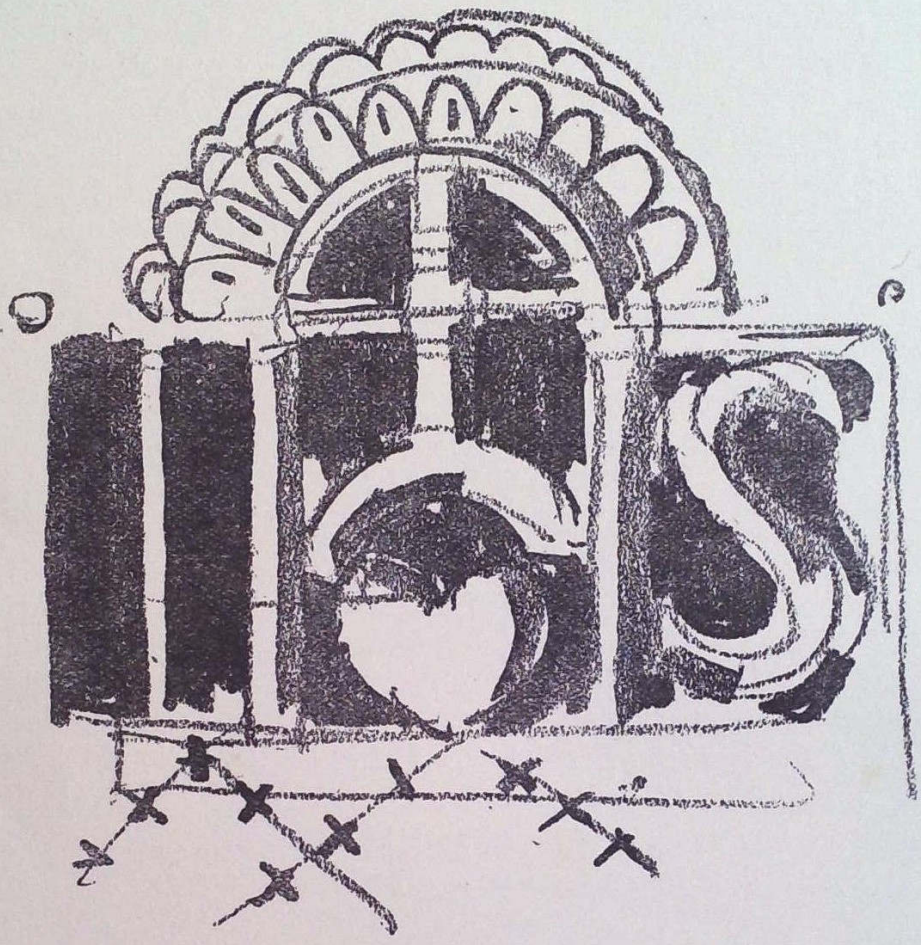


TABLE DES GRAVURES

	Pages		Pages
La Pointe du Raz	9	Foire à Quimper (bas)	77
Embouchure du Trieux	10	Pèlerins à Ste-Anne-la-Palud (Finistère)	78
Concarneau. La ville close	13	Chapelle Bonne-Nouvelle à Locronan ...	79
Sardiniers à Douarnenez	14	Château de Tonquédec (Côtes-du-Nord)...	80
Le feu de la Ste-Barbe. Roscoff	15	Pardon à Pontivy. La Fontaine	83
Femmes de Plougastel-Daoulas au par-		La Pointe du Van (Finistère)	84
don	16	L'île Saint-Cado (Morbihan)	87
Femmes d'Ouessant	19	La noce bigouden (haut)... ..	88
Calvaire et chapelle à Saint-Gonéry		Notre-Dame de la Joie, à Penmarch ...	88
(Côtes-du-Nord)	20	Lezcoff	91
Mont St-Michel, à Brasparts	23	Concarneau (haut)	92
Marin et fileuse de Lezcoff	24	Douarnenez (bas)	92
Moulin de Tonquédec (Côtes-du-Nord) ...	27	Saint-Cado (haut)	97
Moulin près de Concarneau (bas)	27	Douëlan (Finistère) (bas)... ..	97
La grande Troménie (Locronan, Finistère)	28	La cathédrale de Tréguier	98
Les filets bleus à Douarnenez	33	Chapelle de Saint-Cado (haut)	101
Dentellières et binious bigoudens	34	Locronan (bas)	101
Bigouden	37	Calvaire de Plougastel-Daoulas (haut)...	102
Femmes de l'île de Sein	38	Calvaire de Guimiliau (Finistère)	102
Broderie bigouden	41	Pardon à Penhors (Finistère) (haut) ...	105
Tourneur d'écuelles (Forêt de Coat-an-		Pardon à Ste-Anne-la-Palud (bas)... ..	105
Noz, Côtes-du-Nord)	42	Guimiliau	106
Vieilles maisons à Tréguier.	45	Procession de la Grande Troménie.	
Vieilles maisons à Tréguier.	46	Locronan	109
Château de Kerjean (Finistère)	47	Le chef de saint Yves porté au Minihy.	
Intérieur à Fouesnant (Finistère)	48	Tréguier.... ..	110
Lit clos (Bragou-Braz, Locronan)... ..	51	Pardon bigouden. La fontaine sacrée ...	111
Sabotier (Forêt de Cloars-Carnoët, Finis-		Saint-Cado. Les vêpres	112
tère)	52	Mendiants bretons	115
Intérieur bigouden	55	Devant le chef de saint Yves	116
Jeune fille de Plougastel... ..	56	Fond de mer	119
Bigouden	59	Fond de mer	120
Jeune femme de Locronan	60	Goémoniers roscovites	123
Breton de Bragou-Braz	65	Goémoniers bigoudens au phare Eckmühl	124
Femme et enfants de Plougastel-Daoulas	66	Locronan	129
Jeune femme de Plougastel	69	L'île Louët (baie de Morlaix) (haut) ...	130
Potiers près de Lamballe (C.-d.-N.) ...	70	L'île de Sein (bas)	130
Marché aux bestiaux. Quimper	73	Goémoniers dans la baie de Morlaix ...	133
Foire à Rosporden	74	Marais salants près de Bourg-de-Batz	
Foire à Morlaix (haut)	77	(Loire-Inférieure)	134

▪ BRETAGNE ▪
AU BOUT DU MONDE
DE PIERRE GUÉGUEN
CINQUIÈME VOLUME
DE LA COLLECTION
PROVINCES DE FRANCE
TYPES ET COUTUMES
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE SPÉCIALE
DES HORIZONS DE FRANCE
▪ LE 25 MARS 1930 ▪



IL A ÉTÉ TIRÉ A PART
100 EXEMPLAIRES
SUR VÉLIN D'ANNAM
A LA CUVE DES
PAPETERIES
DE RIVES
NUMÉROTÉS
DE 1 A 100